

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						J					

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

(NOUVELLE SERIE)

QUARANTIÈME NUMERO

FEVRIER 1890

MONTREAL

CIE. D'IMP. GEBHARDT-BERTHIAUME, 30 RUE ST-GABRIEL

1890

Permis d'imprimer :

† EDOUARD CHS, Archevêque de Montréal.

COMPTES-RENDUS

ARCHIDIOCÈSE DE QUÉBEC

*Etat des recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dans
l'Archidiocèse de Québec, pour l'année 1889,
53ème année.*

VILLE DE QUÉBEC.

Basilique.....	\$138 87	Rapporté.....	\$296 97
Notre-Dame de la Garde...		Hôpital du Sacré-Cœur...	1 50
Archevêché.....	10 00	Saint-Patrice.....	60 35
Séminaire, (prêtres et ecclé- siastiques).....	26 55	Saint-Jean-Baptiste.....	243 25
Hôtel-Dieu.....	29 00	Saint-Roch.....	828 00
Dames Ursulines.....	36 55	Saint-Sauveur, (y compris \$208, cont. de l'École des Frères).....	508 96
Hôpital Général.....	43 00	Asile des aliénés.....	25 55
Soeurs de la Charité.....	8 00	École Normale.....	2 00
Soeurs du Bon-Pasteur.....	5 00		
Porté.....	\$296 97	Porté.....	\$1,971 58

CAMPAGNES

Rapporté.....	\$1,971 58	Rapporté.....	\$3,184 33
Adrien Saint.....	21 00	Bernard Saint.....	20 28
Agapit Saint.....	16 33	Berthier.....	5 00
Agathe Sainte.....	36 00	Buckland.....	5 43
Alban Saint.....	16 00	Cajetan Saint.....	5 06
Alexandre Saint.....	150 00	Calixte Saint.....	110 00
Ambroise Saint.....	5 40	Cap Santé.....	26 35
Anastasia Sainte.....	117 75	Cap St-Ignace.....	101 65
Ancienne-Lorette.....	45 00	Casimir Saint.....	44 00
André Saint.....	39 00	Catherine Sainte.....	45 21
Ange-Gardien.....	3 50	Charles Saint.....	52 43
Anges SS., de Beauce,....	32 92	Charlesbourg.....	29 00
Anne Sainte, de Beaupré..	152 00	Château-Richer.....	17 90
Anne Sainte, de Lapocatière	58 35	Claire Sainte.....	17 31
Anselme Saint.....	21 88	Collège et séminaire de Lévis	2 00
Antoine Saint.....	22 00	Collège de Sainte-Anne...	3 92
Antonin Saint.....	15 30	Côme Saint.....	75 00
Apollinaire Saint.....	9 00	Oranbourne.....	7 00
Aubert Saint.....	194 12	Croix Sainte.....	3 57
Augustin Saint.....	71 35	Convent de J. M., Sillery..	18 90
Basile Saint.....	185 85	Cyrille Saint.....	33 30
Beaumont.....		David Saint.....	
Beauport.....		Denis Saint.....	
Porté.....	\$3,184 33	Porté.....	\$3,806 74

Rapporté.....	\$3,806 74	Rapporté.....	\$5,509 61
Deschambault.....	35 00	Lévis N. D.....	234 46
Ecureuils.....	18 00	Lotbinière.....	35 00
Edouard Saint de Frampton		Louise Saint.....	18 00
Edouard Saint de Lotbinière		Magloire Saint.....	6 35
Eléuthère Saint.....	2 25	Malachie Saint.....	1 25
Elzéar Saint.....	10 92	Marguerite Sainte.....	6 76
Emmèlie Sainte.....	12 25	Marie Sainte.....	23 75
Ephrem Saint.....	13 19	Martin Saint.....	1 50
Etienne Saint.....	1 25	Maxime Saint.....	5 00
Eugène Saint.....	10 00	Michel Saint.....	73 03
Evariste Saint.....	5 00	Mont-Carmel.....	3 00
Famille Sainte.....	26 00	Narcisse Saint.....	
Félix Saint du Cap-Rouge.	28 02	Nicolas Saint.....	48 50
Ferdinand Saint.....	15 80	N. D. de Montauban.....	4 00
Ferréol Saint.....	29 00	N. D. du Portage.....	19 70
Flavien Saint.....	24 61	Onésime Saint.....	2 00
Foye Sainte.....	40 25	Pacôme Saint.....	5 00
François Saint de Beauce...	12 00	Pamphile Saint.....	5 00
François Saint I. O.....	27 00	Paschal Saint.....	31 00
François Saint du Sud.....	36 50	Patrice Saint.....	20 35
Frédéric Saint.....	30 35	Paul Saint de Montminy..	9 00
Georges Saint.....	60 00	Perpétue Sainte.....	2 75
Germaine Sainte.....	1 00	Pétronille Sainte.....	22 00
Gervais Saint.....	46 00	Philémon Saint.....	5 00
Giles Saint.....		Philippe Saint.....	5 00
Grouldines.....	98 00	Philomène Sainte.....	8 00
Hélène Sainte.....	35 00	Pierre Saint de Broughton..	40 00
Hénédine Sainte.....	38 25	Pierre Saint I. O.....	110 85
Henri Saint.....	139 44	Pierre Saint du Sud.....	23 00
Honoré Saint.....	12 00	Pointe-aux-Trembles.....	54 10
Inverness.....	15 00	Portneuf.....	32 96
Isidore Saint.....	19 00	Raphaël Saint.....	12 30
Ile-aux-Grues.....	40 21	Raymond Saint.....	46 40
Islet.....	108 90	Rivière-du-Loup.....	75 15
Jean-Chrysostôme Saint...	9 05	Rivière-Ouelle.....	12 00
Jean Saint Deschaillons...	46 40	Roch Saint des Aulnaies...	43 23
Jean Saint I. O.....	170 00	Romuald Saint.....	45 00
Jean Saint Port-Joly.....	56 00	Sacré-Coeur de Jésus.....	6 93
Jeanne Sainte.....	35 82	Sacré-Coeur de Marie.....	12 50
Joachim Saint.....	46 00	Sébastien Saint.....	16 35
Joseph Saint de Beauce....	72 25	Séverin Saint.....	2 65
Joseph Saint de Lévis.....	102 65	Sillery.....	16 80
Julie Sainte.....	17 00	Sophie Sainte.....	
Justine Sainte.....	2 00	Stoneham.....	2 06
Kamouraska.....	33 80	Sylvestre Saint.....	23 00
Lambert Saint.....	28 00	Thomas Saint.....	101 71
Lambton.....		Tite Saint.....	3 50
Laurent Saint.....	108 00	Ubalde Saint.....	6 50
Laval et Lac Beauport.....		Valcartier.....	
Lazare Saint.....	25 96	Vallier Saint.....	52 30
Léon Saint.....		Victor Saint.....	10 77
Porté.....	\$5,509 61	Montant des contributions..	\$6,860 50

X Porté au compte de 1890.
(L'administration)

Montant des contributions.....	\$6,860 50
Intérêts etc.....	138 00
Legs de feu Mgr Bolduc.....	200 00
“ “ “ M. N. T. Hébert Ptra.....	100 00
“ “ “ feu Dame A. B. Sirois de Québec.....	100 00
“ “ “ Demoiselle Flavie Bazin de Québec.....	100 00
“ “ “ feu M. Casimir Mercier de Ste-Anne de Beaupré.....	50 00
“ “ “ M. Jean Vézina de l'Ange-Gardien.....	50 00
Don d'un inconnu.....	50 00
Balance sur les allocations de l'an dernier.....	125 00

Total de la recette.... \$7,823 50

*Etat des sommes allouées par le Conseil de la Propagation
de la Foi, à Québec, pour l'année commençant le
1er octobre 1889 et finissant le 1er octobre 1890.*

Somme mise à la disposition de S. E. le Cardinal.....	\$ 300 00
Donné à Mgr de Chicoutimi.....	1,000 00
Donné à Mgr Lorrain (Missions du Saint-Maurice).....	400 00
Missions des Naskapis.....	600 00
Annales.....	500 00
Pour vases sacrés et ornements.....	500 00
Mission de Saint-Achillée.....	50 00
“ de Saint-Benoît-Labré.....	100 00
“ de Saint-Benjamin de Cranbourne.....	15 00
“ des Chantiers du Maine.....	100 00
“ de Saint-Damase.....	200 00
“ de Notre-Dame du Rosaire.....	100 00
“ de Saint-Pierre-Baptiste.....	100 00
“ de Saint-Samuel.....	250 00
“ de Saint-Zéphirin de Stadacona.....	823 00
Pour l'Œuvre des Sourds-Muets.....	100 00
Missionnaire de Saint-Adolphe et de Stoneham.....	200 00
“ d'Ashford.....	30 00
“ de Saint-Benoît-Labré.....	50 00
“ de Saint-Cajetan.....	50 00
“ de Saint-Damase.....	150 00
“ d'Inverness et Leeds.....	200 00
“ de Sainte-Justine et de Sainte-Rose.....	200 00
“ de Laval et du Lac Beauport.....	200 00
“ de Saint-Magloire.....	75 00
“ de Saint-Marcel.....	75 00
“ de Saint-Martin.....	150 00
“ de Saint-Méthode d'Adstock.....	150 00
“ de Saint-Nérée.....	120 00
“ de Notre-Dame-de-Lourdes.....	100 00
“ de Notre-Dame-du-Rosaire et de Sainte-Apolline.....	150 00
“ de Saint-Paul de Montminy.....	50 00
“ de Sainte-Perpétue.....	250 00
“ de Saint-Philémon.....	100 00
“ de Saint-Pierre-Baptiste.....	100 00
“ de Sainte-Praxède.....	50 00
“ de Saint-Prospère.....	50 00
“ de la Rivière-à-Pierre.....	60 00
“ de Saint-Samuel et de Saint-Ludger.....	150 00
“ du Sault-au-Cochon.....	25 00
“ de Saint-Séverin.....	75 00
“ de Valcartier et de Tewkesbury.....	150 00

Total..... \$8,103 00

RÉSUMÉ.

Recette de 1889.....	\$7,823 50
En caisse de l'an dernier.....	3,945 62
	<hr/>
	Total.....\$11,769 12
Somme allouée pour 1889-90.....	8,103 00
	<hr/>
	Reste en caisse...\$ 3,666 12

Quêtes faites le jour de la Pentecôte pour les écoles sauvages.

Diocèse de Québec.....	\$861 20
“ “ Montréal.....	667 32
“ d'Ottawa.....	385 00
“ de Saint-Hyacinthe.....	312 59
“ “ Rimouski.....	140 00
“ des Trois-Rivières.....	130 00
“ de Sherbrooke.....	114 13
Vicariat Apostolique de Pontiac.....	131 11
En caisse de l'an dernier.....	4 94
	<hr/>
	\$2,746 29
Donné à Mgr Taché.....	\$549 00
“ “ Mgr Grandin.....	549 00
“ “ Mgr Faraud.....	549 00
“ “ Mgr Lorrain.....	549 00
“ “ Mgr Bossé.....	549 00
	<hr/>
	\$2,745 00
	Reste en caisse..... 1 29
	<hr/>
	\$2,746 29

CONSEIL DE LA PROPAGATION DE LA FOI A QUÉBEC.

- L'honorable P. Garneau, président.
- M. Théophile Ledroit, vice-président.
- M. J. A. Charlebois, secrétaire.
- Mgr H. Tétu, trésorier.
- Mgr C. E. Legaré.
- L'honorable T. McGreevy.
- M. Philippe Wells,
- M. J. E. Martineau, C. S. S.
- M. Cyrille Tessier.
- M. François Kirouac, C. S. S.

DIOCÈSE DE MONTRÉAL.

Etat des recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dans le diocèse de Montréal, pour l'année 1889.

VILLE DE MONTRÉAL ET BANLIEUE.

Saint-Pierre.....	\$371 15	Rapporté.....	\$1130 66
Notre-Dame.....	357 00	Petit Séminaire.....	40 00
Saint-Jean-Baptiste (2 ans).....	130 00	Sainte-Ounçgonde.....	40 00
La Cathédrale.....	77 70	Hotel-Dieu.....	36 00
Le Jésus.....	73 81	Hochelaga.....	20 00
Saint-Jacques.....	71 00	Sacré-Cœur.....	10 00
Collège de Montréal.....	50 00	Grand Séminaire.....	1 40
Porté.....	\$1130 66	Total.....	\$1278 06

CAMPAGNES.

Varenes (2 ans).....	\$138 00	Rapporté.....	\$2319 86
L'Assomption.....	134 00	Saint-Jacques-le-Mineur...	30 00
Saint-Rémi.....	121 50	Saint-Vincent, (I. J.).....	29 90
Sainte-Thérèse (2 ans).....	108 15	Saint-Rose.....	29 00
L'Épiphanie.....	105 00	Saint-Léonard de P. Maurice	26 50
Laprairie.....	101 14	Sainte-Théodosie.....	25 50
Saint-Roch.....	100 00	Lachenaie.....	25 00
Berthier (2 ans).....	95 00	Saint-Thomas.....	25 00
Saint-Constant.....	90 40	Saint Jérôme.....	24 65
Boucherville.....	80 00	Repentigny.....	24 00
Mascouche.....	80 00	Saint-Louis de Gonzague...	22 00
Saint-Isidore, (2 ans).....	66 50	Saint-Norbert.....	22 00
Ile Dupas.....	65 25	Saint-Etienne.....	20 50
Terrebonne.....	33 80	Sainte-Philomène.....	20 50
Saint-Michel.....	63 00	Saint-Augustin.....	19 85
Beauharnois.....	60 91	Lavaltrie.....	19 77
Lachine.....	56 00	Saint-Jean Chrysostôme...	18 50
Pointe-aux-Trembles.....	53 90	Saint Lazare.....	17 66
Saint-Polycarpe.....	52 00	Saint-Eustache.....	14 00
Sainte-Anne des Plaines.....	50 00	Saint-Timothée.....	14 00
Convent de Lachine.....	50 00	Rivière des Prairies.....	13 50
Saint-Sulpice.....	47 87	Saint-Valentin.....	13 00
Saint-Edouard.....	47 65	Sainte-Marie Salomé.....	12 78
Sainte-Genève.....	45 00	Ile Bizard.....	12 00
Saint-Philippe.....	44 54	Sainte-Marthe.....	12 00
Saint-Jacques de l'Achigan.....	43 00	Sainte-Martine.....	11 00
Saint-Félix.....	42 00	Sainte-Mélanie.....	11 00
Longueuil.....	42 00	Saint-Paul l'Ermite.....	10 25
Saint-Martin.....	40 00	Sainte-Anne du Bout de l'Île	10 00
Saint-Hubert.....	36 50	Saint-Bazile.....	10 00
Saint-Alexis.....	35 00	Ile Perrot.....	9 00
Rigaud.....	34 00	Pénitencier de St Vincent..	8 64
Chambly.....	33 40	Saint Luc.....	8 50
Sault-au-Récollet.....	33 35	Saint-Jean.....	8 05
Contre-Cœur.....	32 00	Saint-Esprit.....	7 25
Joliette.....	31 00	Sainte-Julie.....	7 00
Porté.....	\$2319 86	Saint-Calixte.....	6 85
		Porté.....	\$2919 01

Rapporté.....	\$2919 01	Rapporté.....	\$2982 07
Saint-Placide.....	6 71	Pointe-Claire.....	3 05
Saint-Clet.....	6 25	Saint-Anicet.....	3 00
Saint-Hermas.....	6 00	Saint-Benoît.....	3 50
Oka.....	6 00	Saint-Damien.....	2 00
Saint-Urbain.....	6 00	Lacolle.....	2 00
Sainte-Scholastique.....	5 50	Saint-Stanislas.....	2 00
Saint-Zotique.....	5 50	Sainte-Marguerite.....	1 88
Longue-Pointe.....	5 00	Sainte-Béatrix.....	1 50
Les Cèdres.....	5 00	Saint-Rédempteur.....	1 35
Sainte-Justine.....	3 80	Sainte-Clotilde.....	1 00
Sainte-Elizabeth.....	3 66	Howick.....	0 75
Saint-Bruno.....	3 64		
Porté.....	\$2982 07	Total.....	\$3,003 10

DIVERSES SOURCES.

Legs Laurin & Rapin.....	\$886 20
“ Esther Paré.....	50 00
Intérêts, loyer, etc.....	721 00
Total.....	\$1,657 20

RÉCAPITULATION DES RECETTES POUR L'ANNÉE 1880.

Ville et Banlieue.....	\$1,278 06
Campagnes.....	3,003 10
Diverses sources.....	1,657 20
Grand Total.....	\$5,938 36

Etat des sommes payées par le Conseil de la Propagation de la Foi à Montréal, pour l'année 1889.

Au Missionnaire de Saint-Alphonse.....	\$150 00
“ “ Sainte-Barbe.....	125 00
“ “ Sainte-Béatrix.....	75 00
Pour l'Eglise de “.....	50 00
Au Missionnaire de Saint-Calixte.....	75 00
“ “ Saint-Colomban.....	200 00
“ “ Saint-Côme.....	125 00
Pour l'Eglise de “.....	225 00
Au Missionnaire de Saint-Damien.....	100 00
“ “ Saint-Donat.....	200 00
“ “ Dundee.....	125 00
“ “ Sainte-Emmélie.....	125 00
Pour l'Eglise de “.....	50 00
Au Missionnaire de Hinchinbrooke.....	200 00
“ “ Saint-Hippolyte.....	150 00
“ “ Lachute.....	100 00
“ “ Sainte-Lucie.....	150 00
Pour l'Eglise de “.....	100 00
Au Missionnaire de Sainte-Marguerite.....	150 00
“ “ Saint-Michel des SS.....	150 00
Pour l'Eglise de “.....	100 00
Au Missionnaire de Rawdon.....	100 00
Porté.....	\$2,825 00.

Rapporté.....	\$2,825 00
Au Missionnaire de Saint-Zénon.....	200 00
" Howick.....	100 00
" N.-D. de la Merci.....	200 00
Aux RR. Pères Jésuites.....	80 25
" Oblats.....	880 25
Pour les Missions du Nord-Ouest.....	100 00
" de Madawaska et Windsor.....	100 00
Pour l'Œuvre des Tabernacles.....	100 00
Au Missionnaire de Saint-Blaise.....	100 00
" Sainte-Julienne.....	75 00
Pour les Missions de Mgr Lorrain.....	100 00
Au Missionnaire de Caughnavaga.....	100 00
Pour Mission de Saint-Edmond.....	150 00
Total.....	\$5,110 50

DÉBOURSÉS.

Allocations de 1889.....	\$5,110 50
Prêt, administration, impressions, réparations, taxes, assurance, allocations extra, visite pastorale, etc.....	1,612 87
Total des déboursés.....	\$6,723 37

RÉSUMÉ.

En caisse au 31 décembre 1888.....	\$5,811 33
Recettes de 1889.....	5,938 36
Total.....	\$11,249 74
Déboursés de 1889.....	6,723 37
En caisse au 31 déc. 1889 pour les dépenses de 1890.....	\$4,526 37

J. A. VAILLANT, Ptre.
Trésorier.

N. B.—Argent reçu depuis le 1er Janvier 1890, qui ne sont pas entrés dans les comptes de l'année 1889.

Verchères.....	\$125 00	Rapporté.....	\$420 72
L'Epiphanie.....	101 00	Sacré-Cœur (rus Ontario).....	20 00
Collège de l'Assomption.....	67 00	Vaudreuil.....	14 75
Saint-Lin.....	53 45	Saint-Sauveur.....	12 71
Saint-Paul.....	53 32	Sainte-Julie.....	8 00
Petit Séminaire.....	20 95	Total.....	\$476 18
Porté.....	\$420 72		

Paroisses qui n'ont rien remis en faveur de la Propagation de la Foi, pour l'année 1889.

Saint-Patrice.
Sainte-Brigide.
N. D. de Grâce.
Saint-Gabriel.
Saint-Charles.
N. D. du B. Conseil.
Sainte-Anne.
SS. NN. de Jésus et Maria.
Saint-François de Sales.
Saint-Télesphore.
Saint-André.
Lachute.
Saint-Vincent.
Enf. Jésus du C. Saint-Louis.
Saint-Henri.
Côte Saint-Paul.
Saint-Antoine.
Saint-Joseph.
L'Imm. Conception
Saint-Laurent.
Coteau du Lac.
Patronage de Saint-Joseph.
Saint-Colomban.
Sainte-Monique.
Saint-Janvier.
Sainte-Julienne.
Ormstown.
Chateauguay.
Dundee.
Saint-Blaise.

Saint-Zénon.
L'Acadie.
Hemmingford.
Sainte-Adèle.
Sainte-Lucie.
Saint-Liguori.
Hinchinbrooke.
Caughnawaga.
Saint-Barthélemi.
Saint-Gabriel de Brandon.
Ste-Emmélie.
Saint-Ambroise.
Rawdon.
Huntingdon.
Saint-Régis.
Valleyfield.
Sainte-Barbe.
Saint-Canot
N.-D. de la Merci.
Saint-Cyprien.
Saint-Hippolyte.
Sainte-Sophie.
Saint-Théodore de Chertsey.
Sherrington.
Saint-Antoine Abbé.
Saint-Michel des Saints.
Lanoraie.
Saint-Alphonse.
Saint-Jean de Matha.
Saint-Côme.

DIOCÈSE DES TROIS-RIVIÈRES.

RECETTES DE LA PROPAGATION DE LA FOI EN 1889.

Les Trois-Rivières.....	\$115 70	Rapporté.....	\$310 50
Ursulines des Trois-Rivières	25 58	Saint-Jacques des Piles....	20 50
Maskinongé.....	121 00	Saint-Prosper.....	20 00
Saint-Léon.....	87 28	Saint-Lite.....	18 36
Yamachiche.....	63 94	Saint-Paulin.....	17 07
La Rivière du Loup.....	57 07	Saint-Narcisse, (1888).....	15 80
Champlain.....	46 20	" (1889).....	13 50
Saint-Barnabé.....	42 00	Sainte-Ursule.....	15 40
Saint-Maurice.....	37 95	Saint-Sévère.....	15 15
Saint-Justin.....	36 65	Saint-Etienne.....	10 00
Saint-Boniface.....	55 15	Saint-Luc.....	10 25
Sainte-Anne de la Pêrade..	33 58	N.-D. du Mont-Carmel....	6 25
Batiscan, (1888).....	30 00	Saint-Alexis.....	4 44
" (1889).....	28 40	Le Cap.....	2 95
Saint-Stanislas.....	28 00	Sainte-Floie.....	1 50
Sainte-Théole.....	22 00	Un particulier.....	3 12
Porté.....	\$810 50	Porté.....	\$984 79

LEGS.

Rapporté.....	\$984 79
E. Lambert, de Saint-Stanislas.....	935 00
Bévd. Joseph Jourdain, Ptre.....	100 00
Delle Chatigny, 3 R.....	10 00
Total de la recette.....	\$2,029 79

ALLOCATIONS.

A Saint-Etienne.....	60 00
" Elie.....	80 00
" Alexis.....	50 00
" Jacques des Piles.....	150 00
" Roch de Mékinac.....	50 00
" Joseph de Mékinac.....	50 00
" Théodore (grande anse).....	150 00
A Pauvres chapelles Saint-Maurice.....	100 00
A Saint-Mathieu de Carxon.....	100 00
" Adelphe.....	30 00
Au Rév. Père Legoff.....	50 00
A Saint-Théophile (Lac Tortue).....	30 00
A Divers.....	160 00
Aux pauvres missions de Chine.....	935 00
Montant alloué.....	\$1,995 00
Balance en caisse.....	34 79
Total.....	\$2,029 79

L. SÈV. RHEAULT, Ptre., Chan.

Treasorier.

N'ont rien fourni :

St. Honoré,	Cloridorme,
St. Modeste,	Rivière au Renard, (3 ans)
St. Frs. Xavier, (4 ans)	Anse au Griffon, (6 ans)
St. Hubert, (4 ans)	Cap des Rosiers, (6 ans)
St. Clément,	Gaspé, (4 ans)
St. Cyprien, (2 ans)	Percé, (6 ans)
St. Valérien, (3 ans)	St. Godefroi, (3 ans)
Notre-Dame du Sacré-Cœur,	New Carlisle,
St. Damase, (2 ans)	Cascapédiac, (6 ans)
St. Pierre du Lac,	Maria,
St. Ulric,	Carleton,
Ste. Félicité,	St. Jean l'Evang. (2 ans)
Grosses Roches, (2 ans)	Ristigouche, (6 ans)
Méchins,	St Alexis, (4 ans)
Cap Chat, (2 ans)	

DÉTAIL DES DÉPENSES.

Pour allocations aux curés et missionnaires :

Aux curés de		Aux missionnaires de	
Ste. Françoise.....	\$ 30 00	Rapporté.....	\$305 00
St. Etienne, N. C.....	30 00	St. Laurent.....	50 00
St. Paul de la Croix.....	30 00	St. Eusèbe Cabano.....	20 00
Notre-Dame des 7 Douleurs...	30 00	Cloridorme.....	20 00
St. Frs. Xavier et St. Hubert.	30 00	St. Marcellin.....	20 00
Ste. Blandine.....	30 00	Packington.....	20 00
St. Damase.....	25 00	St. Luc.....	20 00
St. Honoré.....	25 00	St. Isidore.....	15 00
St. Donat.....	20 00	Chemin du Lac.....	15 00
St. Gabriel.....	20 00	St. Louis de Gonzague.....	10 00
St. Pierre du Lac.....	20 00		
St. Albert.....	15 00		
		Total des allocations.....	\$495 00
Porté.....	\$305 00		

J. O. SIMARD, P^{TR}E, CHAN.

DIOCÈSE DE ST.-HYACINTHE

Propagation de la Foi.

1889

RECETTE.

Sorel.....	\$176 00	Rapporté.....	\$1,240 33
St. Denis.....	142 00	St. Robert.....	13 00
St. Hyacinthe.....	133 15	St. Hilaire.....	12 22
St. Antoine.....	124 00	St. Joseph.....	12 00
N. D. de St. Hyacinthe.....	67 00	St. Georges.....	11 50
St. Alexandre.....	58 00	Roxton.....	11 25
St. Sébastien.....	57 33	St. Pie.....	9 25
St. Ours.....	45 22	Farnham.....	8 25
Ste. Rosalie.....	37 50	St. Dominique.....	8 00
Belœil.....	35 00	St. Paul.....	6 00
Ste. Marie.....	30 00	St. Valérien.....	6 00
Ste. Victoire.....	30 00	Ste. Angèle.....	6 00
St. Simon.....	28 00	St. Césaire.....	5 50
Stanbridge.....	26 50	St. Mathias.....	4 96
St. Athanase.....	25 00	St. Judes.....	3 96
Ste. Brigide.....	24 80	St. Barnabé.....	3 75
St. Hugues.....	24 50	Acton.....	3 75
St. Roch.....	22 00	St. Nazaire.....	3 52
Laprésentation.....	21 00	St. Liboire.....	3 50
St. Aimé.....	20 90	Richelieu.....	3 50
Upton.....	20 25	Bedford.....	2 00
Ste. Madeleine.....	18 00	St. Marcel.....	1 20
St. Charles.....	15 83	Rougemont.....	1 00
Ste. Anne.....	15 45	Waterloo.....	1 00
St. Marc.....	15 00	Clarenceville.....	50
Dunham.....	14 50	Granby.....	50
St. Théodore.....	13 40		
Porté.....	\$1,240 33	Total.....	\$1,382 44

DÉPENSE.

Annales.....	\$70 00
Annexions de paroisses.....	97 00
Bonnes œuvres.....	139 40
Eglises pauvres.....	373 28
Visite pastorale.....	69 20
Missionnaires.....	598 31
Ecoles pauvres.....	35 25
Total.....	\$1,382 44

J. A. GRAVEL, V. G., PROCUREUR.

VICARIAT DE ST. BONIFACE.

MISSION DU SACRÉ-CŒUR.

LETTRE DU R. P. MAGNAN, SUPÉRIEUR,

—
AU

T. R. P. SUPÉRIEUR-GÉNÉRAL.

—
LAC QU'APPELLE, le 25 janvier, 1889.

Mon très révérend et bien aimé Père,

Dans son remarquable rapport, écrit pour le Chapitre Général de 1887, Mgr Taché désignait notre district sous le nom de district de l'Ouest. Ce district, qui comprenait alors les quatre résidences de Qu'Appelle, de l'École industrielle, de la Montagne de Bois et de Saint-Lazare (Fort Ellice), a été modifié depuis. La mission de Saint-Lazare en a été détachée pour faire partie de la maison de Saint-Laurent (Lac Manitoba), et aujourd'hui le district de l'Ouest ou de Qu'Appelle se compose de la maison du Sacré-Cœur, de l'École industrielle, de la résidence de la Montagne de Bois, et de plusieurs autres missions, prêtes à devenir des résidences, quand nous aurons un plus grand nombre de missionnaires, notamment : le Très-Saint Cœur de Marie (au lac Croche), Notre-Dame de l'Espérance (à la montagne de Tondre) et Notre-Dame de Bon-Secours (réserve de Pasqwa). J'aurai à vous dire un mot de chacune de ces résidences et missions.

Quoiqu'elles aient été restreintes, les limites de notre district mesurent encore une très grande étendue : environ 220 milles de l'est à l'ouest, et 210 milles du sud au nord, soit une superficie de 46,200 milles carrés, où nous avons passablement à voyager, comme vous pourrez vous en convaincre par les détails qui suivent.

La population dont nous sommes chargés dans ce district

s'élève à plus de 5,000 âmes. Plus de 3,750 sont des sauvages, le reste se compose de blancs de toute nationalité, mais surtout de métis. Cette population est très disséminée et se répartit en trente centres très éloignés les uns des autres. Un tableau synoptique, que je vous envoie avec cette lettre, vous renseignera plus exactement à ce sujet et vous indiquera nos missions déjà établies, ainsi que celles que nous ne pouvons encore visiter que temporairement.

Sans autre préambule, voici une courte notice sur chacune de ces missions.

Tout d'abord un mot de notre *maison du Sacré-Cœur*. Cette maison est située assez exactement au centre de tout le district dont elle est le principal établissement. A part le R. P. Hugonnard, qui réside à l'École industrielle, et le R. P. Saint-Germain, qui stationne à la Montagne de Bois, tous les autres missionnaires sont de résidence à la maison du Sacré-Cœur. C'est de là qu'ils partent pour visiter les différents postes où nous avons des missions ; et c'est là qu'ils reviennent pour les retraites mensuelles, etc. Comme vous pouvez en juger par quelques photographies que vous recevrez avec cette lettre, cet établissement est maintenant à peu près au complet. Les constructions qui y ont été faites pendant les dernières années n'ont pas coûté moins de 35,000 francs. Notre église est bien convenable. Le sanctuaire est orné d'une très belle statue du Sacré-Cœur, valant 350 francs et offerte par nos pauvres paroissiens. On y remarque aussi deux tableaux fort jolis, représentant la Sainte-Vierge et saint Joseph. Tout l'intérieur revêt un cachet de simplicité et de propreté qui porte à la piété. On aime à y prier : c'est une réflexion que j'ai souvent entendu faire. De plus, à toutes les grandes fêtes, notre bon frère Doyle sait ajouter encore à son mérite par les décorations où se révèlent son goût, son talent et sa piété. Nous y avons régulièrement l'office paroissial tous les dimanches et fêtes. Enfin le concours du R. P. Hugonnard et de tout le personnel de l'École industrielle nous permet de donner à nos cérémonies religieuses un éclat et une pompe qui ne se rencontrent pas dans bien d'autres paroisses, même en des pays plus civilisés.

Nos catholiques aiment beaucoup à venir à ces offices. Il

Il y en a qui font assez régulièrement un trajet de 15 à 20 milles, même pendant les froids rigoureux de l'hiver, pour venir à la messe le dimanche. J'ai connu un sauvage, âgé de 66 ans, qui, tous les dimanches, faisait 10 milles à pied pour venir à l'église. Dans bien des cas, pendant l'été, notre église est trop petite pour contenir tous ceux qui viennent, d'un peu partout, à nos offices.

Il y a déjà, malheureusement, un certain nombre de protestants établis dans les limites mêmes de notre paroisse, et la population catholique ne s'élève pas à plus de 560 âmes.

Le nombre de nos catholiques a été diminué ici, tout dernièrement, par le départ d'un bon nombre de familles métis qui sont allées s'établir ailleurs. Les éléments divers dont se compose cette population exigent de notre part, pour l'exercice du saint ministère, la connaissance du français, de l'anglais et du cris.

L'école de la mission est aussi sur un bon pied. L'édifice qui avait été construit par le comité des syndics et qui était bien propre, nous appartient maintenant. Nous en avons fait tout dernièrement l'acquisition afin de pouvoir exercer une plus grande influence sur la direction de l'enseignement. Il est à quelques pas de l'église et sur le terrain même de la mission. C'est une très bonne bâtisse, construite il y a un peu plus de deux ans et pouvant recevoir une cinquantaine d'enfants. Il y a actuellement de 25 à 30 enfants qui fréquentent régulièrement cette école pendant l'hiver et de 40 à 50 pendant l'été. Le nombre des élèves inscrits en 1888 est de 71. L'instituteur est un jeune métis qui a été élevé chez nos Pères de Saint-Laurent et qui a fait un brillant cours d'études à Saint-Boniface. Nos métis sont tous fiers de voir un des leurs aussi capable.

Le Supérieur de la mission est lui-même le président du bureau des syndics. De cette manière, l'école, tout en étant légalement organisée en district et recevant pour cette raison une forte subvention du gouvernement, se trouve tout à fait sous notre contrôle. C'est heureux, car ici, comme ailleurs, il se rencontre pas mal d'esprits faux qui voudraient faire croire à nos gens que le prêtre n'a rien à voir dans la direction des écoles.

Notre maison, quoique d'une grande simplicité, est très confortable et assez spacieuse pour répondre aux besoins d'une communauté religieuse, et nous n'avons qu'à nous féliciter d'avoir suivi en tout les avis dictés par l'expérience de Mgr Taché pour la construction de cet établissement. Outre une salle de réception, un parloir, un réfectoire, une chapelle intérieure, et une salle de récréation, on y compte sept chambres pour les missionnaires. A part cela, il y a aussi, attenante à notre résidence, une bâtisse de même genre pour les domestiques et autres employés de la maison. Je ne crois pas exagérer en disant que ces deux constructions avec les dépendances valent 20,000 francs.

Depuis un an, nous sommes quatre Pères et un Frère convers de maison ici. Mais assez habituellement il ne s'y trouve qu'un Père, pendant que les autres vont visiter les différents postes qui dépendent de notre mission.

C'est ainsi que nous avons à desservir la mission de Saint-Joseph de Dauphinais. Cet établissement situé à environ 30 milles au nord du Lac Qu'Appelle, se compose de 35 familles métis qui se sont fixées dans cette localité depuis trois ans. Il n'offre guère d'espérance pour l'avenir, et nous ne voulons faire aucune dépense sérieuse pour l'améliorer. Il y a là une assez bonne école fréquentée par une moyenne de 25 à 30 enfants. La maison d'école nous sert en même temps de chapelle. Tous les mois, un des Pères va y dire la messe, et il visite les malades quand il y a lieu, etc. Pendant l'été, il y passe quelques semaines pour faire le catéchisme aux enfants et les préparer à la première communion.

Tous les deux ou trois mois, nous allons aussi exercer le même ministère dans un autre établissement situé à un peu plus de 15 milles à l'est d'ici, et dans la vallée même de Qu'Appelle. Il y a là deux familles de blancs et une dizaine de familles de métis, dispersées sur une superficie de 5 à 6 milles et dans l'impossibilité de venir à notre église. Ils n'ont pas d'école catholique, et leurs enfants sont obligés d'aller à des écoles mixtes, ce qui nécessite une plus grande surveillance de notre part et plus de soin à les bien instruire.

Ce serait ici le lieu de dire un mot de la mission de la *Montagne de Bois*, située au sud-ouest de notre district, à en-

viron 120 milles du centre, mais je n'en connais guère autre chose que ce que Mgr Taché en a dit dans son rapport de 1887. Le Père Saint-Germain vient souvent à la mission du Sacré-Cœur, dont il est un des visiteurs les plus assidus. Depuis que Monseigneur a écrit son rapport, un district scolaire a été organisé à la Montagne de Bois, et, autant que je puis savoir, il y a de 40 à 50 enfants, au moins, inscrits pour cette école.

Jusqu'au mois de mai de l'année dernière, nous étions aussi chargés de visiter, tous les mois, les colons catholiques établis auprès des gares de Qu'Appelle et de Broadview. Mais la desserte de ces deux missions a, depuis, été confiée à des prêtres séculiers, qui, au nombre de trois, visitent et desservent maintenant les catholiques groupés auprès des différentes gares du chemin de fer Canadien-Pacifique.

Ceci nous permet de donner plus de temps à nos Missions sauvages, qui sont de beaucoup la partie la plus importante du ministère qui nous est confié. Au risque d'être un peu monotone et d'abuser de votre patience, j'essaierai de vous faire connaître les principales de ces missions.

Il ne faut pas, mon très révérend Père, vous attendre à de bien grands résultats. Jusqu'en 1884, il n'y a eu à Qu'Appelle qu'un seul missionnaire. Il lui était évidemment impossible de s'occuper sérieusement des sauvages. A peine pouvait-il quelquefois les visiter en passant. Le soin des catholiques blancs et métis lui donnait plus d'ouvrage qu'il ne pouvait en faire ; outre qu'il fallait alors des revenus pour vivre. Voilà deux ans seulement que nous sommes plus de deux à Qu'Appelle, et encore a-t-il fallu, afin de pouvoir exercer le ministère auprès des sauvages, que les Pères, qui sont tous jeunes et nouveaux ici, apprissent les langues sauvages auxquelles tous étaient complètement étrangers.

Nous avons actuellement cinq centres de missions sauvages, que nous visitons régulièrement trois ou quatre fois par an, et même plus souvent pour quelques-uns. Un Père réside dans chacun de ces centres une moyenne de trois ou quatre mois.

Le premier de ces centres est la Mission de Notre-Dame de Bon-Secours, située sur la réserve de Paskwa, à une quin-

zaine de milles au sud-ouest de Qu'Appelle. Il y a là environ cent catholiques, dont la plupart sauvages Sautaux. Vous vous rappelez encore quelle circonstance toute providentielle a donné lieu à un véritable mouvement de conversion dans cette réserve. Il y a cinq ans, le R. P. Hugonnard était appelé auprès d'une pauvre sauvagesse mourante. Cette femme privilégiée se convertissait, et, au bout d'une journée, elle mourait en vraie prédestinée, exerçant sur son lit de mort les fonctions d'apôtre et de missionnaire et emportant dans la tombe l'assurance de la conversion de son mari et d'un bon nombre de ses autres parents. Ceux qui promirent alors tinrent leur promesse, et aujourd'hui les *Asham* (c'est leur nom), qui, autrefois, étaient renommés pour leur fanatisme, sont nos meilleurs catholiques, de vrais chrétiens. Ils nous ont beaucoup secondés dans la conversion d'autres sauvages.

Actuellement nous avons à Notre-Dame de Bon-Secours, un bon noyau de catholiques qui font continuellement des sacrifices bien généreux pour leur religion. Tout auprès d'eux, un ministre presbytérien a ouvert une école, où il offre de nourrir et de vêtir les enfants qui la fréquentent. En outre, il prodigue aux parents eux-mêmes des présents de toute sorte. Mais ses efforts ont été sans succès auprès de nos catholiques, qui toujours ont suivi les avis de leurs missionnaires, et je ne crois pas qu'il y ait, aujourd'hui, un seul enfant catholique dans la belle école du ministre. Ceci peut passer pour de l'héroïsme, aux yeux de ceux qui connaissent l'extrême pauvreté de nos sauvages, et la vénalité à laquelle ils sont enclins. Nous visitons, maintenant, cette mission bien régulièrement. Il n'y a encore là qu'une modeste chapelle bien construite, sur le bord d'un très joli lac, et aussi une pauvre petite maison pour la résidence du Père qui visite cette mission.

Après bien des difficultés et des tracasseries de la part des agents du gouvernement, nous avons pu, en 1887, y faire reconnaître une école catholique; mais à cause de la difficulté d'y réunir un nombre suffisant d'enfants, et pour d'autres raisons, nous avons cru devoir la supprimer, et,

aujourd'hui, la plupart de ces enfants sont à l'École industrielle de Qu'Appelle.

Depuis que nous pouvons nous occuper régulièrement de ces sauvages, il y a eu des conversions relativement considérables, et surtout nous avons la consolation de constater un mouvement de conversion bien sensible. Parmi les sauvages non convertis, on remarque beaucoup moins de préjugés contre notre sainte religion. Quand j'allai la première fois chez ces sauvages, il y a quatre ans, on nous regardait un peu comme des êtres malfaisants et on nous fuyait. Aujourd'hui le prêtre est le bienvenu dans toutes les maisons et nous avons toute confiance que Notre-Dame de Bon-Secours, patronne de cette mission, daignera bientôt amener tous ces pauvres sauvages à la connaissance et à l'amour de son divin Fils.

De la mission de Notre-Dame de Bon-Secours, le prêtre visite deux autres réserves, situées, l'une à 15 milles plus à l'ouest, et l'autre à 30 milles. Cette dernière est la plus importante et une des plus peuplées. Monseigneur désire que nous en fassions une mission régulière, et l'a placée sous le vocable de *Notre-Dame de Bon-Conseil*. Le chef de la localité était autrefois renommé pour ses dispositions hostiles à la religion. Le R. P. Hugonnard se rappellera longtemps, avec quel mépris il en a été reçu, quand il voulut aller recruter chez lui des enfants pour son école, il n'y a que trois ans. Ses dispositions sont bien changées depuis, et même il a mis un de ses enfants à l'École industrielle, ce qui est de bon augure.

A quelques milles au nord-est de Notre-Dame de Bon-Secours, et précisément sur la rive nord du même lac qui avoisine cette mission, vivent environ deux cents Sioux formant la réserve de Standing Buffalo. C'est notre mission de *Notre-Dame des Lumières*. Les Sioux sont les sauvages qui nous donnent les meilleures espérances. Pendant que le R. P. Decorbie était à Qu'Appelle, il avait pu les visiter un peu et gagner bien vite leur affection et leur confiance. Il avait même baptisé un bon nombre d'enfants et quelques jeunes gens, dans l'espérance de pouvoir les instruire davantage plus tard, mais son départ pour le Fort-Ellice l'a obligé de

renoncer à ses chers Sioux, qui sont demeurés jusqu'à présent dans une grande ignorance de la religion. Aujourd'hui, le R. P. Chaumont est leur zélé missionnaire. Ayant commencé à étudier leur langue au printemps dernier, il la parle passablement maintenant. Il a passé une partie de l'automne au milieu de ses chers néophytes, et il y demeurera probablement jusqu'à la fin de l'hiver pour leur enseigner le catéchisme et se perfectionner dans la connaissance de la langue. La chapelle rappelle la grotte de Bethléem. Ce n'est rien autre chose qu'une pauvre étable, que nous avons fait réparer et approprié le mieux que nous avons pu. Nous n'avons pas pu nous procurer d'autre logis dans la réserve. Le Père compte actuellement quatre-vingt-dix chrétiens ou aspirants, et il espère beaucoup pour le reste de la bande. Ces sauvages, en effet, montrent de meilleures dispositions que ceux des autres tribus, tels que Cris ou Sautoux, et l'expérience prouve qu'une fois convertis, ils sont meilleurs chrétiens. Ils sont plus laborieux et montrent beaucoup plus de caractère. Le fait suivant vous en fera juger.

Il existe encore dans la réserve deux ou trois cas de polygamie. Le mari d'une de nos jeunes chrétiennes apprit à ses dépens, l'autre jour, ce que nos chrétiens en pensent. Il arriva, un soir, avec une seconde compagne, qu'il prétendait introduire au foyer domestique ; mais Julie, sa véritable épouse, tout indignée, jette dehors son païen de Sioux, lui administre une bonne volée de bois vert et enfin lui ferme la porte au nez. Celui-ci tout confus, dut aller ailleurs chercher un gîte pour la nuit. Cette réception le ramena à de meilleurs sentiments. Il congédia sa femme No 2 et vint faire ses excuses à sa véritable épouse, qui ne voulut rien décider avant d'avoir consulté le missionnaire.

Le Père a eu beaucoup de consolations depuis qu'il s'occupe de ces sauvages et il aurait plus d'un trait édifiant à raconter. Un grand avantage, c'est que nous avons dans cette réserve une bonne école qui fonctionne bien depuis près de trois ans.

Nous nous occupons actuellement d'y établir, en outre, une école industrielle, où les enfants seront formés aux différentes carrières de la vie civilisée. Déjà même certains sub-

sides ont été obtenus du gouvernement à cet effet. Une telle école, si nous pouvons réussir à bien l'organiser, nous sera d'un secours bien précieux pour civiliser et christianiser ces sauvages.

A environ 50 milles du lac Qu'Appelle, à la montagne de Tondre, se trouve notre belle Mission de Notre-Dame de l'Espérance, où nous comptons maintenant 158 catholiques. Nous y avons une propriété de 160 acres de terre et une pauvre maison-chapelle, située sur le bord d'un très joli petit lac. C'est notre pied-à-terre pour quatre réserves de sauvages que nous pouvons facilement visiter de là. Le site de cette mission est réellement des plus beaux et offre l'avantage d'être sur la limite même d'une réserve de Sauteurs parmi lesquels nous comptons déjà soixante-dix catholiques.

Ce n'est que depuis deux ans que nous pouvons visiter cette mission régulièrement. Auparavant, le prêtre ne pouvait y faire qu'une très courte apparition de temps en temps. Les quelques catholiques qu'il y avait là étaient donc bien ignorants, et Dieu sait ce qu'il a fallu de peine et de patience pour les instruire et les former aux habitudes de la vie chrétienne. Le R. P. Camper, notre vicaire de mission, a eu la consolation d'administrer la confirmation à quarante et un de ces chrétiens l'été dernier.

Dans ces nouvelles missions, notre premier soin est de bien instruire les catholiques qui s'y trouvent et de tâcher d'en faire de bons chrétiens. Mais nous ne négligeons pas non plus les pauvres païens et si nous ne pouvons pas encore enregistrer un grand nombre de conversions, nous sommes heureux de constater un grand changement dans leurs dispositions. Un événement assez extraordinaire arrivé l'été dernier n'a pas peu contribué à disposer les Sauvages en faveur de notre sainte religion.

Un de ces païens, dont j'oublie le nom, grand homme de médecine et fameux *jongleur*, manifestait toujours le plus grand mépris pour notre religion et nous recevait toujours avec le plus grand dédain. L'été dernier, au milieu d'un violent orage, juste au moment où il commençait ses jongleries pour conjurer le tonnerre, il fut foudroyé et tué raide avec trois ou quatre de ceux qui l'assistaient. Un métis nous

a assuré que ce jongleur avait justement commencé ses magies dans l'intention de se moquer de quelques-unes de nos cérémonies religieuses. Quoiqu'il en soit, cet événement a produit un grand émoi parmi les sauvages païens. Le chef, qui est catholique, en a profité pour leur donner une bonne leçon, lorsque les cadavres furent inhumés. Aujourd'hui, la femme du grand magicien a renoncé aux superstitions païennes et est une de nos plus humbles catéchumènes.

Notre-Dame de l'Espérance est dotée d'une excellente école. M. Dennehey, notre intelligent et dévoué instituteur, a toujours mérité des mentions très honorables de la part des inspecteurs du gouvernement. Et l'agent du gouvernement, quoique protestant, est tout glorieux du succès de cette école. Des subventions ont été votées par le gouvernement pour nourrir et vêtir les enfants, et faire de cette école une sorte d'école industrielle.

De cette même mission dépendent trois autres réserves sauvages, où nous avons déjà quelques catholiques. Elles sont à 15 et 20 milles de Notre-Dame de l'Espérance, et dans des directions opposées. Deux de ces réserves sont habitées par des Cris et l'autre par des Sauteurs. Le P. Campeau se propose même de pousser, l'été prochain, jusqu'au lac des Noisettes, à 70 ou 80 milles plus au nord, où il y a deux camps de Sauteurs, formant une population d'environ 340 âmes.

Cette mission de Notre-Dame de l'Espérance me paraît être une des plus importantes que nous ayons, et il serait bien à désirer qu'un missionnaire pût y résider continuellement. Les protestants semblent concentrer leurs efforts de ce côté-là. Ils y ont trois écoles, et tous les maîtres qui y enseignent sont des ministres. Vous comprenez alors combien ces pauvres sauvages sont exposés. Jusqu'à présent nous avons dû nous contenter de l'espérance d'y avoir plus tard une résidence. La mission est sous la garde de Marie pendant l'absence du missionnaire. A une moyenne de 18 milles au nord-est du lac Qu'Appelle, se trouvent les quatre réserves de la Montagne de Lime (1). Les sauvages, tous Cris, y sont dis-

(1) Nous risquons une observation à l'adresse de notre correspondant. *Montagne de Lime* ne serait-il pas la traduction incomplète de *Lime mountain* ou

persés sur une superficie de quelques milles seulement et forment une population de 325 âmes. C'est notre mission de *Notre-Dame des Anges*. Cette mission est toute nouvelle. De fait, cette année seulement, le prêtre a commencé d'y séjourner quelque temps pour instruire quelques-uns de ces sauvages et les préparer, soit au baptême, soit à la première communion ; jusque-là, nous n'avions pu visiter ces sauvages qu'en passant. Ceux qui désiraient se faire baptiser venaient à la Mission du Sacré-Cœur, où nous les instruisions.

Ces sauvages autrefois assez farouches et dont quelques-uns se sont signalés pendant les troubles de 1885, sont aujourd'hui bien disposés à notre égard. Comme nous n'avons pas encore de chapelle, un des chefs a mis sa maison à notre disposition pour toutes les fois que nous irons dans ces réserves. Tout nous fait espérer que ce chef se convertira bientôt, et sa conversion facilitera beaucoup celles des autres sauvages de son camp. Actuellement nos chrétiens, dans les quatre réserves, ne sont qu'au nombre de 29. C'est beaucoup cependant, pour le peu de temps que nous avons pu consacrer à ces sauvages. En 1887-88, nous avons baptisé parmi eux dix enfants nés de parents païens et cinq adultes. Tout dernièrement, un païen nous a encore promis de faire baptiser quatre de ses enfants. L'automne dernier, j'ai eu le bonheur de préparer à la première communion cinq de ces sauvages : deux, âgés d'une vingtaine d'années, deux autres âgés d'environ cinquante ans, et le cinquième un *enfant* de soixante-dix ans. Parmi ces cinq, une pauvre femme m'a beaucoup édifié par ses excellentes dispositions. En visitant les sauvages à domicile au printemps dernier, je l'avais trouvée malade et dans le plus grand dénuement : pas de poêle, une pauvre hutte ouverte à tous les vents et à peine quelques haillons pour se défendre contre le froid ; pour toute nourriture, quelques restes de galette bien dure. Pas une plainte cependant, quoiqu'elle fût assez souffrante. Reconnaisant le prêtre : " Ah ! que je suis contente, dit-elle, de voir enfin l'homme de la prière ! Je ne connais pas encore les paroles de la

de *Lima stone* ? Eh alors, pourquoi ne pas traduire *Montagne calcaire* ou *Pierre à chaux*, au lieu de traduire un mot et non l'autre ? Sous toute réserve. (La Rédaction.)

prière, mais tous les jours, depuis que je suis malade, je demande au *Grand Esprit* de me donner assez de force pour me rendre à la *Maison de la prière* et me faire baptiser." La joie redoubla quand je lui promis de venir bientôt l'instruire et la baptiser. Je me proposais, en effet, d'aller immédiatement l'instruire. Mais je ne pus tenir ma promesse qu'au bout de quelques mois, me contentant, en attendant, de la visiter de temps en temps et de l'encourager. Cette pauvre païenne voulut se montrer chrétienne avant même d'être baptisée, et sachant que les *Priants* jeûnent au printemps, elle voulut jeûner elle aussi, et quel jeûne ! passant la journée sans rien prendre, se contentant de manger le soir son pauvre morceau de pain dur. Aussi je puis dire qu'elle était déjà préparée aux deux grands sacrements après lesquels elle soupirait et qu'elle reçut avec les plus beaux sentiments de piété et de dévotion. Pendant tout le temps que je passai à instruire ces sauvages, elle ne manqua pas une instruction. Pourtant elle était encore malade, il faisait bien mauvais temps et sa demeure était assez éloignée de l'endroit où j'enseignais le catéchisme.

Depuis l'automne dernier, je visite ces sauvages au moins tous les mois pour les entretenir et les affermir dans leurs bonnes dispositions. Il faut bien les surveiller, car, là aussi, le ministre protestant cherche à faire des prosélytes à l'erreur. Les presbytériens viennent d'y construire une vaste école, et leur ministre fait feu et flammes pour y attirer les enfants. Heureusement, ses efforts n'ont pas été bien fructueux jusqu'à présent. Nous lui avons un peu coupé l'herbe sous les pieds. Voyant, en effet, que ces messieurs bâtissaient une école, nous avons dirigé nos efforts de ce côté-là, afin d'attirer les enfants à l'école du R. P. Hugonnard. Celui-ci en a aujourd'hui un bon nombre : entre autres, les enfants des deux chefs.

Outre les baptêmes que nous avons enregistrés, j'ai eu dernièrement le bonheur de baptiser, à l'insu de leurs parents, quatre petits enfants que je trouvai mourant et qui sont aujourd'hui dans le ciel, plaidant auprès du bon Dieu, la cause de leurs pauvres parents infidèles.

Enfin, quelques mots sur une autre mission sauvage ; celle

du *Très-Saint Cœur de Marie*, au lac Croche, à environ 60 milles à l'est de Qu'Appelle. C'est la dernière dont je parle, mais elle est bien la première en importance, et je regrette vraiment de n'être pas en mesure de vous donner des statistiques qui puissent vous la faire connaître d'une manière plus exacte. Je n'ai pas les registres de cette mission, qui sont conservés au lac Croche, et les PP. Pagé et Campeau, qui seuls pourraient fournir les renseignements nécessaires, sont précisément en train de visiter cette mission depuis la mi-décembre. Il y a là quatre réserves de sauvages, Sauteux et Cris, formant une population de 850 âmes. De là, les Pères desservent aussi un établissement de Hongrois, à une vingtaine de milles plus à l'est, et bon nombre d'autres blancs, épars çà et là. Au témoignage des deux Pères, les sauvages de ces réserves sont ceux qui se montrent le mieux disposés en faveur de la religion, et un missionnaire qui résiderait continuellement au milieu d'eux aurait de grandes chances de les convertir. De cette résidence, le missionnaire pourrait aussi aller visiter trois autres réserves de sauvages Assiniboines et Cris, situés à la montagne d'Original, à 60 et 80 milles au sud du lac Croche. Jusqu'à présent il ne nous a été possible de faire que quelques apparitions bien courtes chez ces sauvages. Comme nos autres missions, celle du *Très-Saint Cœur de Marie* est travaillée par le ministre protestant, qui réside auprès des sauvages et qui cherche à les gagner par toutes sortes de moyens. Il a peu réussi jusqu'à présent, mais nous craignons beaucoup que ces sauvages ne finissent par se laisser attirer par les dons de tout genre qu'il leur prodigue.

Le Père Pagé, qui a passé deux ans dans cette mission, y a fait construire, l'année dernière, une petite chapelle, et une autre bâtisse attenante à la chapelle pour la résidence des missionnaires. Ce même Père y avait trouvé des ressources suffisantes et s'était procuré la plupart des choses nécessaires pour faire de cette mission une assez bonne résidence ; mais, à cause du nombre trop limité de missionnaires, il a dû être rappelé à Qu'Appelle, où résident actuellement tous les missionnaires, et d'où ils rayonnent dans les différentes missions sauvages, en attendant que du renfort

nous permette d'établir des résidences fixes, au moins dans les principaux centres. Vous avez remarqué que toutes ces missions sont placées sous le patronage de la Sainte-Vierge. Ainsi groupées, et formant comme une couronne autour de notre mission centrale dédiée au Sacré-Cœur, nous avons toute confiance qu'elles seront bénies et que notre bonne mère du ciel, à qui elles sont confiées, saura attirer à son divin Fils les âmes dont ses missionnaires la chargent.

Je ne saurais terminer cet exposé de nos missions sauvages sans parler de l'Ecole industrielle de Qu'Appelle, qui est peut-être l'œuvre la plus importante de toutes nos missions, tant pour le bien qu'elle produit actuellement que pour les résultats plus grands à espérer dans l'avenir. Cette institution est une œuvre bénie de Dieu, et nous, missionnaires, qui avons la consolation de voir de près le bien réel opéré par son moyen au milieu des sauvages, nous ne saurions trop remercier le bon Dieu et ceux qui ont contribué à nous procurer un moyen si efficace de civilisation et d'évangélisation.

Le programme de cette école répond exactement aux besoins actuels des sauvages. Outre l'instruction qu'ils y reçoivent comme dans les autres écoles, leurs enfants y sont initiés aux différentes branches de l'industrie. Ainsi formés, ils pourront vivre honorablement plus tard, et feront des citoyens utiles à la société. Mais c'est surtout au point de vue de la religion que cette école a une importance majeure et qu'elle est appelée à donner les résultats les plus consolants, tant pour les enfants mêmes, qui y sont formés aux habitudes de la vie chrétienne, que pour leurs parents et amis, vivant sur les réserves.

Mgr Taché dit dans son rapport de 1887 : " L'impression favorable, que les enfants font sur les tribus dans les rangs desquelles ils sont recrutés, contribue évidemment au mouvement heureux vers la grâce, qui se remarque depuis quelque temps parmi ces sauvages."

Cette assertion est très vraie. Déjà notre institution a fait mûrir des fruits précieux de sanctification. Les sauvages commencent à comprendre que bientôt il leur faudra

renoncer à leurs superstitions et adopter les coutumes et la religion des blancs.

Sollicités par un grand nombre de sectes, ils se demandent de quel côté est la vérité, où est la vraie religion du *Grand Esprit*. A l'École industrielle, ils ont entendu la réponse de Notre-Seigneur-Jésus-Christ aux envoyés de Jean-Baptiste : *Surdi audiunt, mortui resurgunt, pauperes evangelizantur*. Ils ont pu voir à l'œuvre le véritable prêtre, comparer son zèle, sa charité et son dévouement, bien connus d'eux tous, avec le faux zèle et le prosélytisme du ministre de l'erreur. Ils ont pu voir à l'œuvre l'humble sœur de charité, et admirer l'abnégation, le dévouement et la piété personnifiée dans ces *femmes de la prière*, comme ils les appellent ; et ils ont pu reconnaître bien vite où est la véritable religion.

Après avoir admiré, ils sont allés rapporter cette réponse à leurs frères de la Prairie. Plusieurs fois je les ai entendus moi-même faire des remarques tout-à-fait favorables à notre sainte religion au sujet de cette école. Sans doute, les conversions n'ont pas encore été très nombreuses ; bien des difficultés, bien des préjugés, s'y opposaient ; cependant les ennemis de l'œuvre commencent à battre en retraite, et le prêtre, qui, il n'y a que trois ans, était reçu comme un être dangereux, est maintenant le bienvenu chez presque tous les sauvages.

Mais le bien direct que cette école est appelée à opérer, c'est surtout auprès des enfants, qui y sont formés aux habitudes de la vie chrétienne et qui nous préparent ainsi des générations croyantes pour l'avenir. En les rendant bons chrétiens, on en fait aussi des auxiliaires précieux pour le missionnaire. Retournés dans leurs réserves, ils ne pourront manquer d'exercer une grande influence auprès des leurs. Déjà des résultats de ce genre ont été obtenus par des enfants d'école rentrés momentanément ou définitivement dans leurs familles. Par leur piété et leurs bons exemples, ils ont été l'étoile dont le Bon Dieu s'est servi pour éclairer leurs pauvres parents infidèles et les appeler à la grâce de la foi. Les parents n'ont pu se soustraire à l'influence de la vertu qui brillait dans leurs enfants, ils n'ont pu résister longtemps à leurs sollicitations, et eux-mêmes

sont venus adorer le Dieu des *Priants*. L'été dernier, le R. P. Campeau a eu la consolation d'instruire toute une famille, qui est aujourd'hui une excellente famille chrétienne. Celle qui, après Dieu, lui a ménagé cette consolation est une humble enfant de l'école industrielle, qui, voyant son père malade, est allée le visiter, lui a parlé de la beauté, des consolations et des espérances de notre sainte religion, et ne l'a quitté qu'après l'avoir déterminé à se faire chrétien. La conversion des autres membres de la famille n'a pas tardé à suivre, et aujourd'hui cette jeune indienne jouit de son bonheur. Revenue à l'école, elle édifie toutes ses compagnes par son bon exemple.

D'autres enfants aussi, qui sont retournés auprès de leurs parents, produisent de très bons effets dans leurs réserves. Non, il n'est pas douteux que cette école ne soit appelée à faire un grand bien. C'est un moyen très efficace de procurer la gloire de Dieu et l'honneur de notre chère famille religieuse à qui cette œuvre est confiée.

Mais à l'heure qu'il est et avec les développements que l'établissement a pris, peut être que quelques modifications seraient nécessaires, surtout pour ce qui a rapport au personnel de l'école. Le P. Hugonnard, qui est comme l'âme de toute cette institution, a beaucoup trop d'ouvrage maintenant, il n'est pas assez secondé par les employés laïques qui l'aident comme assistants. Le Père a trop à faire, et pour tenir jusqu'à présent, il a fallu tout son zèle et son énergie bien connus. Mais ses forces s'épuisent, et il ne pourra certainement pas résister au train de vie qu'il mène. La seule surveillance ou administration extérieure de l'œuvre demanderait à elle seule tout le temps dont le Père peut disposer. Il a à s'occuper de tout et de tous. Tous, en effet, à l'école, s'adressent à lui, et à tout moment : les enfants, les sauvages, les agents et les autres employés du gouvernement, tous les employés de la maison. Les visites à l'école sont très multipliées, tant de la part des *blancs* que de la part des sauvages. Et il faut une attention toute particulière pour recevoir et traiter ses derniers. Chacun d'eux s'attend à être traité comme s'il était le seul à qui on eût à répondre. Puis c'est toute une affaire que de dissiper leurs préjugés, et de

gagner leur confiance. Si l'on veut trop brusquer, bonjour !... et c'est fini pour le sauvage et pour les enfants. Or, il faut savoir qu'il y a une moyenne de dix sauvages par jour, qui visitent l'établissement.

Outre l'occupation ordinaire à l'intérieur de la maison, il y a les voyages, relativement nombreux et prolongés, du R. P. *Principal*, surtout dans les réserves sauvages, voyages nécessaires pour recruter les enfants et tenir les parents dans de bonnes dispositions, et aussi pour tenir tête aux ministres protestants, qui font des efforts inouïs dans le sens de l'opposition : voyages qui font en outre beaucoup de bien, parcequ'ils disposent les païens en faveur de notre sainte religion. Enfin, il y a la correspondance considérable à laquelle le *Principal* doit s'astreindre. Il suffit de connaître un peu la routine suivie dans les bureaux du gouvernement pour avoir une idée de cette correspondance et de l'assujettissement auquel elle soumet. Le Père a quelque fois quinze à vingt lettres officielles à expédier à Régina.

Avec cela, et bien d'autres occupations que je ne puis mentionner, le Père ne peut suffire à la tâche, et surtout il ne peut s'occuper comme il conviendrait de la partie principale de sa charge, c'est-à-dire, de la direction et de la formation morale des enfants. Si, au moins, les assistants du Père pouvaient le suppléer en cela. Mais eux-mêmes demandent bien souvent à être repris dans leur conduite. Les Sœurs suffisent bien pour l'éducation des filles, et il n'est pas besoin de séjourner très longtemps à l'école pour être frappé de la différence qui existe entre les filles et les garçons, sous le rapport de la civilité, de la piété et de tout ce qui constitue une éducation chrétienne. La raison en est bien simple. Les filles trouvent chez les bonnes Sœurs qui les dirigent et les suivent continuellement, des cœurs qui les aiment, les avis et les instructions dont elles ont besoin ; puis elles les voient mettre en pratique ce qui leur est enseigné. Les religieuses sont véritablement pour elles des mères et des modèles.

Il y a bien peu de tout cela avec les jeunes gens et les autres employés qui doivent seconder le Père, soit comme assistants, soit comme patrons d'ateliers. Ils ne compren-

nent pas leur mission. Ce ne sont en réalité que des mercenaires, qui feront justement assez pour conserver leur position. Et je crois qu'il est bien difficile de trouver mieux chez les laïques. Ces assistants ne donnent pas toujours le bon exemple comme ils doivent le faire dans la position où ils sont. Ils feront bien ce qui est nécessaire pour accomplir la lettre des commandements, mais c'est tout. Ils ne surveillent pas suffisamment les enfants, et bien souvent, pendant les absences du P. Hugonnard, j'ai vu les enfants laissés complètement seuls des demi-journées entières. Il est facile de comprendre les conséquences qui doivent suivre de cela.

Il me semble qu'il serait nécessaire de donner au R. P. Hugonnard un autre Père pour le seconder. Il y a abondamment de l'ouvrage pour deux, vu le nombre considérablement grand des enfants qui doivent être formés à cette école. Actuellement, il y en a cent quarante, et ce nombre ira toujours en augmentant. La présence d'un autre Père assurerait au P. Hugonnard les avantages de la vie de communauté. Puis, ce nouveau Père, tout en s'occupant de la direction et de l'éducation des enfants, pourrait exercer un ministère continuel auprès des sauvages qui visitent l'établissement par centaines chaque année. Là, les circonstances sont plus favorables que partout ailleurs pour faire du bien aux sauvages, dissiper leurs préjugés, et les déterminer à se convertir.

Loin des leurs, ils sont à l'abri du respect humain ; puis le bon accueil et les soins qu'on leur donne les disposent toujours bien favorablement à l'égard de notre sainte religion. Quelle facilité, en outre, de faire connaissance avec eux et d'apprendre leur langue ! Ce serait ainsi un apostolat continuel et très fructueux. Mais actuellement nous n'avons pas de Père à mettre là. Et puis, il faudrait pour cela avoir l'autorisation du gouvernement.

En 1888, il y a eu à l'école industrielle 9 baptêmes, 15 premières communions, 31 confirmations et 3 sépultures. Mais il est temps que je termine cet exposé déjà bien long.

Par tout ce qui précède, vous avez pu voir, mon très révérend Père, que l'ouvrage ne manque pas ici. Et il ne man-

querait pas pour quatre ou cinq missionnaires de plus. Le R. P. Saint-Germain, déjà âgé, a assez d'occupation avec ses chers chrétiens de la Montagne de Bois. Le R. P. Hugonard a plus qu'il ne peut faire à l'école industrielle. Le reste de la besogne est pour les quatre Pères de la maison du Sacré-Cœur : c'est-à-dire, visiter plus de 4,500 âmes dispersées sur une superficie de plusieurs milliers de milles carrés. Il y a dans notre district, sans compter la Montagne de Bois et la Mission du Sacré-Cœur, vingt-huit postes (établissements de blancs ou réserves sauvages) qu'il faudrait visiter séparément. Sur ces 28 postes, 24 au moins sont isolés de tout autre à une distance de plus de 10 milles ; 10 le sont à plus de 40 milles, et 5 le sont à plus de 100 milles.

Evidemment, il nous est impossible de les visiter tous et d'y avoir partout des Missions régulières jusqu'à ce que nous soyons un plus grand nombre de missionnaires. Ainsi, sur ces 28 postes, il y en a 6 que nous n'avons pas encore pu visiter ; il y en a 14 que nous n'avons pu visiter que transitoirement. Pour les 8 autres postes, nous les visitons régulièrement, et un des missionnaires y réside assez longtemps trois ou quatre fois par an.

Nos occupations comprennent donc : 1o le ministère paroissial que nous exerçons à la Mission du Sacré-Cœur (lac Qu'Appelle) ; 2o les visites mensuelles à Saint-Joseph de Dauphinais ; 3o les visites semi-mensuelles chez Ross, et bon nombre d'autres visites auprès des colons groupés en différents endroits du district. Isolés, comme ils le sont, loin de l'église, entourés de protestants, ils demandent des soins et une surveillance toute particulière ; 4o les visites et la desserte des missions sauvages.

Toutes nos missions ici ont leur contingent particulier de besoins et de travaux, et rien de plus vrai que ce que Mgr Taché dit dans son rapport de 1887 : " Ceux qui exercent le saint ministère au milieu de populations homogènes, définitivement établies par groupes nombreux, ne peuvent guère se faire l'idée de ce qu'il faut de travail, dans nos déserts, pour acquérir la connaissance des langues, courir en tous sens auprès des familles dispersées, et traiter avec des nations nullement en harmonie de mœurs, d'habitudes et d'idées."

Il y a l'étude des langues ; il nous faudrait savoir sept langues ici : le français, l'anglais, le hongrois, le cris, le sauteux, le sioux et l'assiniboine. Il y a les longues distances à parcourir pour visiter les nombreux postes. De fait, ce sont des voyages presque continuels pour deux ou trois des Pères. Il y a le nombre assez considérable d'instructions et de préparations au saint baptême pour les adultes, et à la première communion : préparations qui demandent beaucoup de temps ; d'abord, parceque nous trouvons toujours ces gens complètement ignorants des vérités de notre sainte religion et qu'il faut tout leur enseigner nous-mêmes, prières et catéchisme ; ensuite, parceque nous tenons beaucoup à bien instruire ceux que nous voulons admettre au baptême et aux autres sacrements. Un bon chrétien vaut mieux et fait plus de bien que plusieurs chrétiens à demi-instruits.

• Quelque fois, il nous faudra donner autant de temps, et même plus, pour instruire et préparer à la réception des sacrements 4 ou 5 personnes que d'autres en consacrent, dans les centres civilisés, à préparer 60 ou 80 enfants à la première communion. Ainsi, pour l'année 1888, nous avons eu 83 baptêmes et 70 premières communions (non compris le lac Croche) ; eh bien, sur ces 83 baptêmes, j'ai rencontré 9 cas différents où il a fallu donner aux catéchumènes une préparation spéciale. Pour les premières communions, il a fallu aller instruire les enfants dans cinq localités différentes, et préparer, en outre, d'autres personnes à domicile, pour des raisons qui les rendaient incapables de venir prendre part aux préparations générales.

Puis, c'est la fondation et l'entretien de nos écoles, soit chez les blancs, soit chez les sauvages : rien ne se fait si nous n'y mettons la main. En réalité, il faut tout organiser nous-mêmes et quelquefois enseigner.

Enfin, l'économat absorbe beaucoup de temps. Le nombre des formalités de régence a été bien diminué depuis quelque temps, mais c'est encore une lourde charge et une grande perte de temps pour celui qui a soin du temporel. Ce sont des dérangements presque continuels, et il n'est guère possible, avec cela, de s'occuper à quelque chose de sérieux.

On prend les meilleures résolutions le matin, et le soir arrive avant qu'on en ait exécuté la moitié.

Il s'agit de pourvoir à tout : approvisionnement, frais de voyages, constructions, subsistance des différentes missions et des missionnaires, etc. Il faut s'industrier pour trouver des revenus suffisants à l'entretien de nos œuvres. Actuellement, il serait nécessaire de construire des écoles ou des chapelles dans plusieurs de nos missions ; et j'espère bien que nous y réussirons.

Par ici, c'est à la lettre que nous réalisons notre devise : *Pauperes evangelizantur*. Tous nos catholiques sont bien pauvres, blancs comme sauvages, et en général plus disposés à recevoir du prêtre qu'à lui donner. La peine qu'il faut prendre pour les habituer à l'entretien de leurs missionnaires, nous ferait volontiers renoncer au bénéfice que cela nous apporte, si nous ne considérions pas comme un devoir d'habituer nos catholiques à se charger de la subsistance du prêtre. L'économat, je le noterai aussi, est ici quelquefois une cause de difficultés pour l'exercice du saint ministère. Il faut absolument que le même Père s'occupe du temporel et du spirituel auprès de nos catholiques et, avec toute la bonne volonté possible, bien souvent nous ne pouvons éviter des froissements assez pénibles.

A propos du temporel, je dois ici rendre justice à notre bon Frère Doyle, qui, malgré une santé très délicate, montre beaucoup de bonne volonté et de dévouement dans l'accomplissement de ses fonctions. Il est un peu notre factotum : cuisinier, boulanger, menuisier, sacristain.

Que n'avons nous plusieurs de ces bons Frères convers ! C'est là un désir que nous exprimons bien souvent ici. Quand nous voyons nos maisons de noviciat abondamment fournies de sujets, nous nous réjouissons bien cordialement et nous demandons avec anxiété si, de ce nombre, il n'y en aura pas quelques-uns pour nous ; nous attendons impatiemment le jour où quelques-uns de ces bons Frères coadjuteurs prendront la route de Qu'Appelle. A coup sûr, ils y seront les bienvenus.

Dans les conditions où nous nous trouvons à Qu'Appelle, vous comprendrez facilement que nos statistiques ne peuvent

pas produire des chiffres aussi élevés que dans d'autres missions. A cause de l'isolement de nos catholiques, il nous est impossible encore d'organiser de ces associations ou congrégations dont d'autres maisons s'honorent à juste titre ; mais cela n'empêche pas qu'il y a ici beaucoup de bien à faire. Et nous ne pouvons ne pas reconnaître que le bon Dieu bénit les travaux de vos enfants.

En 1888, nous avons enregistré : 1o 83 *baptêmes*, dont 41 de sauvages, parmi lesquels nous comptons 18 adultes ; 2o 70 *premières communions*, plus 13 à l'école industrielle ; 3o 188 *confirmations*. Sa Grâce Mgr Taché, qui n'avait pas donné la confirmations ici depuis deux ans, a eu le bonheur de confirmer cette année 147 personnes, dont 30 étaient encore païennes il y a deux ans. Le R. P. Vicaire est allé lui-même donner la confirmation à 41 chrétiens, à la mission de Notre-Dame de l'Espérance : en tout, 188 *confirmations* ; 4o un peu plus de 600 *communions pascales* ; 5o 11 *mariages* ; 6o 4 *abjurations* ; 7o 27 *sépultures*. Il y aurait encore à donner la statistique pour le lac Croche, mais je n'ai pas le registre de cette mission.

Outre les baptêmes publiquement enregistrés, il y a la catégorie de ceux que nous avons administrés, à l'insu des parents, aux enfants sauvages que nous jugions en danger de mort : environ une dizaine.

En sus de l'école industrielle, nous avons dans notre district 3 écoles pour les blancs, fréquentées par 140 enfants, et 2 écoles pour les sauvages, comptant 75 élèves.

Comme j'ai eu occasion de le remarquer à propos des missions sauvages, il s'est opéré depuis quelque temps un grand changement dans les dispositions de nos indigènes et un mouvement marqué de conversion au christianisme. Cela n'est pas douteux pour quiconque, ayant pu les visiter il y a quatre ou cinq ans, voit ce qu'ils sont maintenant.

Hélas ! les protestants s'en aperçoivent bien et les voilà qui font des efforts désespérés pour attirer ces sauvages dans le camp de l'erreur : magnifiques écoles, où les enfants reçoivent gratis pension, logement et instruction, voire même présents de toutes sortes : tout est mis en jeu. Sans doute ces moyens ne sont pas très propres à gagner la confiance

des sauvages, mais ce n'en est pas moins une terrible tentation pour eux, si pauvres et naturellement si faibles devant l'appât des avantages matériels. Dans les seules limites de notre district, les protestants ont aujourd'hui sept écoles pour les sauvages. Dans quatre de ces écoles, les enfants peuvent recevoir pension et logement. Bientôt ils en bâtiront une autre à *Indian Head* et le gouvernement fera construire à Régina, l'été prochain, une autre maison pour y établir une école industrielle protestante. Et tous ces maîtres d'école sont des ministres ou au moins des aspirants. Vous voyez que si le Bon Dieu et notre bonne Mère du ciel, à qui toutes nos Missions sont confiées, ne nous assistent pas d'une manière toute particulière, il y a bien à craindre pour ces pauvres sauvages. Il faut continuellement être sur le qui-vive pour garder nos pauvres catholiques contre les sollicitations de ces ministres de l'erreur. Pour leur tenir tête, il faudrait être plus nombreux et organiser nos Missions de manière à avoir des résidences fixes chez les Sauvages, notamment à Notre-Dame de Bon-Secours, chez Paskwa, à Notre-Dame de l'Espérance (la Montagne de Tondre), et au Très-Saint Cœur de Marie (le lac Croche). Ces Missions seraient prêtes à recevoir chacune deux missionnaires, qui de là rayonneraient dans un certain nombre de réserves voisines. Les missionnaires surveilleraient et affermieraient dans la foi les catholiques que nous avons déjà. Et, quoique ne pouvant, comme les ministres, prodiguer les dons de la fortune, nous pourrions facilement montrer aux Sauvages quelle est la religion qui inspire le véritable zèle et le vrai dévouement. Puis, ces résidences, qui aujourd'hui ne sont qu'une cause de dépenses continues sans revenus, pourraient, elles-mêmes, avec un peu d'industrie de la part des missionnaires, offrir des ressources presque suffisantes à leur entretien.

Le Bon Dieu nous bénit en nous donnant et en nous conservant à tous la santé. Les PP. Campeau et Chaumont, dont la santé nous inspirait tant de craintes, il y a deux ans, sont maintenant bien portants ; et je puis vous assurer qu'ils tirent bon parti de ce don que Dieu leur accorde.

Notre établissement, sans être très prospère, est en assez bonne condition. Nous avons encore des dettes, il est vrai,

mais c'est que depuis cinq ans il a fallu renouveler toutes les constructions de la mission et déboursier, de ce chef, au moins 35,000 francs. Nous avons aussi acheté un certain nombre de terres situées près de l'église, afin de les réserver pour l'établissement des futurs colons catholiques. Enfin, il nous faudra probablement faire encore de nouvelles dépenses pour bâtir des écoles et des chapelles dans les missions sauvages.

Mais j'abuse trop longtemps de votre patience et je termine cette longue lettre. J'espère, mon très révérend Père, que l'intention avec laquelle elle est écrite me fera pardonner tout ce qu'elle a de défectueux.

Daignez bénir tous vos enfants de Qu'Appelle et leurs œuvres. Je ne saurais affirmer que nous sommes des hommes parfaits, mais je puis vous dire que tous nous aspirons à le devenir, à être de bons Oblats. Une chose aussi que je puis vous assurer, c'est que l'union et la charité fraternelle règnent ici. C'est véritablement le *quam bonum et quam jucundum* quand nous pouvons nous réunir. La proximité de la voie conduisant aux missions de *Saint-Albert* et du *Mackenzie* nous procure souvent le plaisir de donner l'hospitalité à plusieurs de nos confrères, et Dieu sait si nous savons apprécier ce bonheur! C'est ainsi qu'à différentes époques, nous avons eu le plaisir et l'honneur de recevoir Nos Seigneurs Grandin et Clut, les RR. PP. Lacombe, Leduc, Gendreau et plusieurs autres.

Veillez agréer, etc.,

J. P. MAGNAN, O.M.I.

LE RÉVÉREND PÈRE DAMIEN

ET LES LÉPREUX DE MOLOKAI (1).

(Suite.)

IV

Ce soir là, nous dinâmes à l'habitation du docteur et nous mangeâmes les favoris du bon prêtre. Nous fûmes servis par un jeune Hawaïen atteint de la lèpre au premier degré, et sa femme, également infirme, avait soigneusement préparé notre repas.

Aucun de nous ne paraissait avoir la moindre crainte de ces braves gens, peut-être parce qu'on ne voyait que de légères traces du mal qui les dévorait peu à peu.

Les précautions nécessaires avaient été prises pour préserver l'habitation de la contagion : elle restait toujours fermée ; la clé n'était remise qu'entre les mains du docteur ou des rares personnes qui visitaient Kalawao avec l'autorisation de la commission de santé. (On peut penser combien il y en avait peu). Le simple mobilier était tenu avec une propreté minutieuse. Les malades désireux de voir le médecin,—ils choisissaient souvent l'heure la plus indue,—s'arrêtaient à la palissade et la consultation devait avoir lieu par-dessus les piquets, mais cette règle était souvent oubliée.

Il survint plusieurs de ces visites pendant que nous étions assis sous la véranda couverte, regardant le paisible village. Une brise fraîche soufflait de la mer, secouant les fenêtres et soufflant à travers les longues herbes de la pelouse devant la maison. L'énorme rocher en face de nous semblait percer les nues et s'illuminait chaque fois que les nuages découvraient la lune.

Une à une, les lumières vacillantes du village disparurent, et lorsque sonna le couvre-feu, on ne voyait plus une seule étincelle ; nous n'entendions d'autre bruit que celui des

(1) Voir Annales de la Prop. de la Foi, No 39, p. 261.

volets verts qui s'entre-choquaient et le grondement de la mer qui se brisait sur la plage.

Notre unique sujet de conversation, durant tout notre séjour, était la lèpre, nous en causions à déjeuner, à dîner et en prenant le thé matin et soir, même bien avant dans la nuit. Nous considérions le sujet dans toutes ses faces, le thème était inépuisable et d'un intérêt saisissant à ce moment.

Même de nos jours, on trouve des vestiges de ce fléau dans les contrées les plus dissemblables comme climat, comme situation et comme sol. On trouve la lèpre à Sumatra, sous l'Equateur ; dans les régions tempérées des deux hémisphères, comme, par exemple, à Hamel-en-Arade, dans le district du Cap de Bonne-Espérance et dans le Nord, à Madère et au Maroc ; dans les plaines de l'Arabie, dans les humides et marécageux districts de Batavia et de Surinam ; le long des côtes de la Guinée et de Sierra-Leone ; et à l'intérieur de l'Afrique, de l'Indoustan, de l'Asie Mineure et de la Russie d'Asie ; sur le bord de la mer, comme à Carthage et à des milliers de pieds au-dessus du niveau de l'océan ; sur les hauteurs du Mexique, dans quelques-unes des îles des mers de l'Inde, de la Chine et de la Méditerranée, également sous le soleil du Pacifique. Et pourtant, parmi toutes ces victimes du plus épouvantable des fléaux, qu'elles soient réunies dans des léproseries, reléguées dans des cellules d'hôpitaux ou qu'elles errent solitaires et abandonnées, nulle part ailleurs qu'à Kalawao, il n'existe une colonie composée de toute une population partageant une commune affliction.

Nous avons peine à nous figurer où nous étions, lorsque la nuit nous eut dérobé la vue de ces êtres souffrants ; nous avons peine à croire que nous étions en danger, même environnés de morts et de mourants. L'un de nous ouvrit la Bible, au livre de Lévi, et lut comment, à cette époque, le lépreux était solennellement déclaré impur : ses vêtements étaient déchirés, il était honni et habitait hors du camp d'Israël ; le prêtre entraînait dans la maison et les pierres infectées en étaient jetées à l'extérieur de la ville ; les murs devaient être grattés et la poussière était prononcée impure. De nouvelles pierres devaient remplacer les anciennes et

étaient unies par du ciment neuf, puis le peuple attendait le résultat.

Quand le prêtre revenait, si la peste s'était propagée, la maison était démolie, les pierres, le bois et le mortier étaient jetés aux gémonies, celui qui franchissait le seuil de la maison devenait impur et il devait quitter ses habits. Quant aux vêtements des lépreux, qu'ils fussent d'étoffe ou de peau de bête, ils étaient consignés aux flammes. Telle était, en ce temps-là, la loi concernant l'habitation et les vêtements des lépreux.

Le vent de la mer continuait à souffler, une délicieuse fraîcheur avait succédé à la chaleur du jour ; l'air était vivifiant et doux, et le roulement des vagues ajoutait une harmonie incomparable à la nature enchanteresse. Tantôt un quartier de roc se détachait de la masse gigantesque et roulait avec fracas, tantôt un oiseau sauvage, poussant un cri aigu, passait au-dessus de nous, avec la rapidité d'une ombre. C'était une nuit inoubliable.

Les familles royales mêmes n'étaient pas exemptes du fléau, dit le docteur, qui avait écouté la lecture de la loi mosaïque. En effet, Henri III d'Angleterre fut soupçonné d'être lépreux ; une tradition locale dit que le lazaret de Waterford (Irlande) fut fondé par Jean-sans-Terre, père de Henri III, par suite d'une éruption dont son fils était affligé et qui ressemblait à la lèpre. Certains historiens assurent que, vers la fin de sa vie, Henri IV était lépreux. Robert Bruce mourut de la lèpre, et Baudoin IV, roi de Jérusalem, en mourut également à l'âge de vingt-trois ans. Ces princes étaient les privilégiés du trône, et ils tombèrent victimes de cette même lèpre centralisée dans le petit village où nous nous trouvions.

En me retirant pour la nuit, je ne pus m'empêcher de penser qu'une fois pris dans les serres de cette charmeresse, (car elle exerce une véritable fascination sur le Hawaïen), ni le bois de cèdre, ni la pourpre, ni l'hysope, ni les oiseaux purs, ni les brebis de la première année, ni les mesures de fleur de froment, ni les offrandes d'aucune sorte, si puissantes qu'elles fussent du temps des prophètes, ne sauraient nous purifier ni nous guérir.

V

Je dormis peu cette nuit-là. Je songeais à ma première visite à l'île, en 1868, lorsque le gardien et sa famille s'efforcèrent de nous offrir, au docteur Lee, médecin inspecteur, et à moi, la plus cordiale hospitalité.

L'histoire de la famille Walsh était vraiment lamentable. Quelques années auparavant, la santé de M. Walsh l'avait obligé à se retirer du service militaire. Il partit donc, accompagné de sa femme et de ses enfants, pour les colonies, première espérance de la jeunesse enthousiaste et dernier refuge des désespérés. Les malheurs et la mort le poursuivirent de rivage en rivage. Découragé par d'infructueuses spéculations en Australie et en Nouvelle-Zélande, il s'embarqua pour les îles Hawaï.

Ses enfants lui avaient été ravis par la mort ; un seul lui restait, un jeune enfant d'une santé fort délicate, qui justifiait l'anxiété continuelle de ses parents.

A son arrivée à Honolulu, M. Walsh apprit qu'on avait besoin d'un gardien pour l'établissement des lépreux récemment inauguré ; ce gardien devait nécessairement habiter avec les lépreux et se consacrer à eux avec un entier dévouement. M. Walsh offrit ses services et ceux de sa femme ; ils furent acceptés. La famille partit immédiatement pour Molokaï et s'établit à Kalawao. Lors de ma visite, le docteur et moi, nous lui demandâmes un asile sous son toit, étant le seul sous lequel nous pussions habiter. La maison était extrêmement exigüe ; elle ne comprenait, je crois, que deux chambres, mais le fils de M. Walsh était absent pour quelques jours, il faisait une excursion dans les montagnes avec quelques camarades.

La pièce de réunion qui servait de salon, de salle à manger et aussi de pharmacie, fut transformée en chambre à coucher ; le docteur occupa une petite alcôve et je m'étendis sur un divan.

Je me souviens de la charité, de l'affectueuse bonté et du profond dévouement de cette aimable famille ; je me souviens de leurs touchantes excuses sur la simplicité de la table, où ne trouvaient place que les aliments indispensables

à la vie (du biscuit de mer trempé dans du lait était le plat de résistance.) Je me souviens de leur gaieté, cherchant à plaisanter de leur misère, mais cet enjurement était navrant. Avec quelle tendresse ils parlaient de leur fils absent et de ses infirmités ! Avec quelles angoisses ils sondaient son avenir et le leur !

Parmi les cinq ou six volumes qui formaient la bibliothèque de la famille, se trouvait l'admirable ouvrage du P. Faber : " Tout pour Jésus." C'était le livre de chevet de la famille, on le consultait à tout instant de la journée, on me le mettait constamment entre les mains, afin de me faire lire tel et tel passage à haute voix, car la vue de M. Walsh déclinait ; de grosses lunettes vertes protégeaient ses yeux.

Les deux époux ne faisaient qu'un dans l'accomplissement de leur œuvre. Bien souvent, Mme Walsh était appelée au chevet des mourants, afin de prêter le secours de sa tendre compassion à quelque âme défaillante dans sa dernière agonie. Cent fois le jour, les malheureux venaient réclamer les soins de ces cœurs généreux et dévoués ; ils connaissaient tout le pays, car ils faisaient de fréquentes tournées parmi les habitants. Ils n'avaient pas d'autres visiteurs ; qui donc eut voulu leur demander l'hospitalité dans cette île funeste !

Lorsque nous fûmes sur le point de quitter l'établissement, M. Walsh me prit à part et me dit avec un charmant embarras qu'il avait cherché dans toute la maison un petit objet qu'il pût m'offrir comme souvenir de ma visite. Le seul objet qu'il trouva, — il ne pouvait se séparer de son crucifix, de son chapelet, de deux ou trois gravures religieuses, ni de son précieux livre : " Tout pour Jésus," — fut un petit plan de Mexico. " Vous voyagez toujours, me dit-il, nous ne voyagerons plus, et cela pourra peut-être vous être utile un jour ou l'autre."

Je le reçus avec reconnaissance. " M. Walsh, lui dis-je, j'irai à Mexico et je me servirai de ce plan en souvenir de votre amitié." J'espère, en effet, pouvoir aller un jour à Mexico.

Quelques mois plus tard, étant de retour à San-Francisco, je reçus une lettre d'une écriture inconnue, l'enveloppe por-

tait plusieurs timbres ; elle venait de loin, évidemment, et avait probablement fait fausse route, car elle datait de deux mois. En la lisant, j'eus la nouvelle assurance de l'amitié de l'excellente famille Walsh.

Cette lettre était de la main de M. Walsh : il me demandait instamment de lui envoyer ce que j'aurais publié sur son modeste établissement : " Vous savez qu'à Kalawao, nous ne sommes guère au courant de ce qui se passe." Le même courrier m'apporta un journal de la capitale du royaume et à mesure que je lisais le journal, des larmes venaient troubler ma vue : M. Walsh étant devenu presque complètement aveugle et sa santé déclinant rapidement, sa femme et son fils en conçurent de sérieuses inquiétudes et jugèrent qu'il fallait amener le malade à Honolulu, afin d'être à portée des médecins. Ils s'embarquèrent sur un des schooners qui font le service d'une île à l'autre, ces schooners ont, à juste titre, une réputation détestable. Les éléments ne furent pas propices à la traversée, des vents contraires et des calmes retinrent les voyageurs à la fin, lorsqu'ils approchaient du port ; ils étaient couchés sur le pont, exposés à l'ardeur intense du soleil, l'atmosphère de l'étroite cabine était absolument intolérable. M. Walsh fut saisi subitement d'une violente attaque et expira presque immédiatement. Le désespoir de la mère, penchée sur le corps inanimé de son mari, fit une si vive impression sur le cerveau déjà faible de son fils, qu'à l'instant, il devint fou furieux. Il était sujet à des périodes d'insanité passagère, mais ce coup terrible l'acheva. Sa violence contraignit l'équipage à le lier au mât où il fut fustigé. C'est dans ces circonstances cruelles que cette famille éprouvée termina sa mission parmi les lépreux de Molokai.

VI

Il nous semblait errer dans la sombre vallée de la mort. Une journée entière fut consacrée à l'inspection des cabanes et des salles de l'hospice, où les lépreux les plus malades étaient soignés par leurs camarades relativement valides. L'hôpital était bâti sur deux côtés d'un grand carré bien aéré,

sans arbres. L'air pur et le soleil ne manquent pas à Kalawao et sont cependant impuissants à guérir les maux des victimes infortunées de la lèpre.

En approchant des salles, nous trouvâmes quelques patients errant à l'ombre des toits qui avançaient, d'autres étendus nonchalamment sous les vérandas, d'autres se chauffaient au soleil aux angles des bâtiments, tandis que la plupart erraient à l'intérieur, assis dans un morne silence, seuls ou par groupes, ou étendus sur les couchettes qui formaient une double rangée le long des salles.

Le P. Damien, qui était venu de bonne heure nous offrir ses services, comme guide, connaissait chaque malade, et, en bon médecin, il s'intéressait à la santé physique aussi bien que morale de ses ouailles ; il avait le doigt sur le pouls de son peuple affligé et suivait, avec une grande sollicitude, le lent épuisement des sources de la vie. La plupart de ces lépreux étaient capables de sourire lorsqu'on leur parlait ; je crois même qu'ils souriaient à leur dernier soupir. De tous les peuples de la terre, le Hawaïen est doué du naturel le plus aimable et le plus ingénu. Mais quels sourires nous accueillait ! Quelles épouvantables figures où les muscles semblaient avoir oublié leur office, se jouaient dans d'affreuses contorsions ! On eût dit qu'ils singaient l'homme qui rit de Victor Hugo, sans se douter du dégoût qu'ils devaient nécessairement soulever. Et pourtant, ils souriaient comme des enfants d'un sourire innocent et aimable, mais dont l'expression était satirique, presque diabolique ; leurs visages gonflés, les chairs tuméfiées et décolorées devenaient mille fois plus horribles lorsqu'ils souriaient, et leurs traits prenaient l'empreinte d'une angoisse inénarrable qu'on ne saurait oublier quand on en a été témoin.

Par un fait singulier et consolant, le lépreux souffre fort peu jusqu'à ce que le mal ait atteint son point culminant. Il endure avec patience des incommodités cruelles mais non douloureuses, résultant de la décomposition des chairs, et, lorsque celle-ci attaque les organes de la vie, alors la fin est proche.

Un voyageur anglais du dix-septième siècle, Maundrel, raconte, à propos de la lèpre en Syrie : " C'est

une calamité tellement affreuse qu'elle pourrait passer, à juste titre, pour la corruption la plus complète du corps humain de ce côté de la tombe." Tel est encore le cas à Molokaï. Ecoutez le diagnostic de la lèpre, telle qu'on la trouve dans tous les climats. La lèpre, à son entier développement, se caractérise par des tubercules d'un rouge sombre, dont la grandeur varie, et qui couvrent la face, les lèvres, le nez, les sourcils, les oreilles et les extrémités. La peau du visage devient épaisse, ridée et luisante, et les traits sont considérablement tendus.

Les cils, les sourcils et la barbe tombent; les yeux sont souvent injectés et la prunelle contractée donne à l'organe quelque chose de félin; la voix devient rauque et nasale, l'odorat s'altère quand il ne disparaît pas entièrement et le toucher est singulièrement émoussé. Les parties tuberculeuses qui, dans la première phase de la maladie, sont d'une sensibilité excessive, finissent par se paralyser. Tandis que la lèpre progresse, les tubercules se ramollissent et s'ouvrent, d'autres tubercules, de nature ulcéreuse, se forment dans le nez et la gorge, communiquant au soufuffle une odeur nauséabonde. Des groupes tuberculeux, ainsi que le démontre la dissection, s'établissent sur les diverses membranes, sur la surface des poumons, etc; des crevasses et des ulcères, de forme circulaire, apparaissent sur les doigts des mains et des pieds, et les jointures tombent l'une après l'autre, rongées par une sorte de gangrène spontanée. Tantôt les membres supérieurs, et tantôt les membres inférieurs sont affligés de cette décomposition partielle.

Le docteur Halleck, voyageur en Orient, raconte qu'un jour, du haut d'une colline, plongeant du regard dans le grand lazaret de Hamel-en-Arade, il vit deux lépreux semant des pois dans un champ: "L'un n'avait pas de mains, l'autre n'avait pas de pieds; ces membres étaient dévorés par la lèpre. Celui auquel il manquait les mains portait sur son dos celui auquel il manquait les pieds, et ce dernier, tenant dans ses mains un sac de semence, laissait de temps en temps tomber un pois que l'autre piétinait dans la terre."

On trouve d'aussi tristes exemples à Kalawao, mais ici, les estropiés sont dispensés de travailler, car la plupart sont

entourés d'amis heureux de leur rendre service. En traversant une salle nous aperçûmes quelques chose d'humain enveloppé d'une couverture de laine rouge ; quelqu'un souleva cette couverture et exposa à nos regards un visage flétri, les yeux clos. Les paupières seulement battaient faiblement, un bras reposait sur la poitrine ; la chair en avait disparu comme dévorée par des rats, c'était là que s'était fixé le fléau destructeur. Un ami lépreux agitait un éventail sur cet être infortuné et sourit en nous disant que le vieillard se mourait. Nous le visitâmes souvent et trois jours n'apportèrent aucun changement à cet état. Sans prendre la moindre nourriture, presque sans souffle, il gisait dans une ignoble corruption, attendant la mort qui ne venait pas. Ses camarades n'en paraissaient nullement impressionnés ; ils sommeillaient sur leurs couchettes, jouaient aux cartes dans un coin ou demeuraient assis d'un air morne, comme dans l'attente, et, en effet, ils attendaient dans une indifférence fataliste l'approche du dévastateur. Ils pouvaient en suivre les progrès, au jour le jour, sur les membres gangrenés de leurs parents et de leurs amis. Telle était l'unique distraction de ceux destinés à devenir les malheureuses victimes de la lèpre.

Dans chaque cabane, dont les jardinets étaient égayés par des fleurs aux riantes couleurs qui contrastaient vivement avec des bosquets verts, partout les lépreux attendaient notre venue : les uns accroupis sous d'épaisses haies de bananiers ou sous de minuscules véranda's, les autres assis sur le pas de leurs portes.

Les murs de ces pauvres demeures étaient tapissés d'images venant du *Harper's Weekly*, *Frank Leslie* ou le *London News*. De flamboyantes chromos-lithographies y trouvaient place également ; mais, dans beaucoup de ces humbles cabanes, la place d'honneur était réservée à un crucifix, une image pieuse ou un chapelet. Le P. Damien ne faisait aucune distinction en distribuant ses bienfaits, aussi était-il partout accueilli comme un ami.

Ce qui me surprenait, c'était que ces malheureux qui n'ont qu'à contempler le visage défiguré de leurs compagnons pour y voir la vivante image de leur, ont, pour la plupart, l'es-

prit assez enjoué, et pourtant tous, ou presque tous, sont à portée d'entendre l'infatigable marteau qui prépare les cercueils destinés à recevoir leur dépouille ; ce marteau retentit sans cesse et les cercueils étaient empilés de façon à être vus de tous ceux qui passaient devant la boutique du charpentier ; il en faut deux ou trois par semaine et le champ du repos est encombré de morts.

Lorsque nous nous échappâmes du labyrinthe verdoyant du village, je songeai au Dante émergeant de l'enfer sous la conduite de Virgile, et, serrant la main du P. Damien, j'entrai dans sa maison pour y réfléchir aux expériences de la journée.

VII

C'était une petite maison à deux étages ; l'escalier conduisait d'une véranda à l'autre. Après m'avoir installé dans son meilleur siège, le bon prêtre me pria de l'excuser pour quelques instants. Resté seul, je m'occupai à prendre des notes sur mon calepin. Il revint bientôt, apportant un souper improvisé composé d'un morceau de viande, d'un plat de riz, d'œufs sur le plat et de grands bols de café, avec des morceaux de sucre sur des biscuits de mer, en guise de plateaux, qui devaient ensuite être mangés. Le tout avait été préparé de ses mains. Nous partageâmes ce repas, après lequel nous savourâmes une pipe et une cigarette. J'entrai alors dans mon rôle d'*interviewer*, mais j'avais affaire à un personnage difficile à faire parler. Après de longues et pressantes instances, j'obtins du prêtre modeste une biographie trop succincte d'ailleurs ; il craignait même que je ne parlasse de lui avec éloge et que mes lecteurs ne se formassent de lui une idée trop favorable, car il ne doutait vraiment pas qu'il eût fait quelque chose digne d'attirer l'attention. Je ne puis ici lui rendre justice, voici seulement en quelques mots quelle fut sa carrière. Né à Louvain (Belgique) le 3 janvier 1840, il avait vingt-quatre ans, lorsque son frère aîné, qui venait d'entrer dans la prêtrise, reçut l'ordre de s'embarquer pour Honolulu. Sur ces entrefaites, il tomba malade de la fièvre typhoïde. Le jeune Damien, qui était à cette époque étudiant en théologie à

l'université, était déjà engagé dans les ordres mineurs et appartenait à la même famille religieuse que son frère, — la Société des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, appelée communément la Société de Picpus ; — il écrivit immédiatement à son supérieur et le supplia de l'envoyer en mission à la place de son frère. Huit jours après, il était en route pour cette contrée lointaine. Il fut ordonné, en arrivant à Honolulu, et pendant quelques années, mena cette vie de labeur et de privations, qui est le sort pénible du missionnaire catholique.

En 1873, il fut invité, comme les autres membres du clergé, à assister à la dédicace d'une charmante église qui venait d'être achevée par le P. Léonor, à Wailuku, dans l'île de Mani. Là, il rencontra l'évêque, qui exprima le regret de ne pouvoir envoyer de prêtre à Molokai, à cause du petit nombre de sujets dont il disposait. Le P. Damien répondit aussitôt : " Monseigneur, je viens d'apprendre que, la semaine prochaine, un petit navire transportant des bestiaux, quittera Kawaihae à destination de Kaulapapa, si vous me le permettez, j'irai aider les lépreux à faire leurs pâques." Sa requête fut accordée, et, accompagné de l'évêque et du consul de France, il débarqua à Kalawao, où il trouva une colonie de huit cents lépreux, dont quatre à cinq cents environ étaient catholiques. On convoqua une réunion à laquelle présidèrent l'évêque et le consul français. L'évêque prenant la parole devant cette singulière assemblée, leur dit : " Puisque vous m'avez si souvent écrit pour me demander un prêtre, je vous en amène un qui restera un peu de temps parmi vous." Et, leur ayant donné sa bénédiction, il se dirigea immédiatement vers le bateau, qui devait repartir sur l'heure. Le P. Damien lui dit : " Comme il y a beaucoup à faire ici, avec votre permission, je ne vous reconduirai même pas jusqu'au rivage." Il se mit aussitôt à l'œuvre, il en était grand temps, les lépreux mouraient à raison de dix à douze par semaine. Le prêtre n'eut pas le loisir de se bâtir une hutte, il manquait même de matériaux nécessaires à la construction, et, durant toute une saison, il coucha à la belle étoile, sous un arbre, exposé au vent et à la pluie.

Peu après, il reçut une lettre de félicitations des résidents

blancs de Honolulu, la plupart protestants, accompagnée de bois de charpente et d'une bourse contenant 120 dollars (600 francs), il se construisit une petite cabane et commença à se sentir chez lui. Après être resté quelques semaines à Kalawao, il fut obligé de retourner à Honolulu, n'ayant pas d'autre moyen de trouver un prêtre à qui se confesser.

Naturellement, il rendit visite au président de la commission de santé qui parut surpris de le voir et le reçut avec une politesse glaciale. Il demanda alors l'autorisation de retourner à Molokai et fut informé brièvement qu'il était libre d'y retourner, mais que, dans ce cas, il devrait s'y établir définitivement.

Le P. Damien expliqua à ce fonctionnaire combien il était nécessaire à un prêtre de pouvoir communiquer avec un autre prêtre à des intervalles raisonnables et lui demanda la permission de visiter Lahaina, dans l'île de Mani, non loin de Molokai, promettant de revenir immédiatement par un petit bateau, aussitôt après avoir rempli ses devoirs religieux. Cela lui fut refusé. On lui enjoignit de rester à Kalawao et de ne le quitter sous aucun prétexte. La commission ne consentit pas, non plus, à ce que le prêtre de Lahaina visitât le P. Damien à Kalawao.

Ici un médecin distingué, appartenant à la Commission de santé, plaida sa cause et insista pour qu'il fut permis au P. Damien d'aller et de venir comme bon lui semblait. "Telle est la règle dans tous les pays civilisés, ajouta-t-il; le prêtre et le médecin sont exempts. Ils jouissent de privilèges qu'ils ne partagent avec personne et que personne ne doit avoir." Le docteur fut chaudement appuyé par le consul de France, aux mains duquel l'affaire de la mission fut confiée, et le P. Damien s'en retourna à Kalawao, muni d'un permis de circulation spécial.

Peu après, il reçoit un avis officiel de rester où il se trouvait et de ne chercher à quitter l'île sous aucun prétexte, ni même de visiter les autres districts de Molokai, sous peine d'être arrêté; la note formulée en termes acerbes, souleva l'indignation du prêtre, qui signifia à la Commission de santé que, si elle voulait seulement remplir strictement ses obligations, il saurait de même remplir les siennes. Quand

il lui devint utile de visiter un prêtre des environs, il le fit sans en informer qui que ce fût; il visitait également son troupeau disséminé sur le district de Molokai, fidèle à lui prodiguer, sans crainte, ses soins les plus dévoués.

Souvent, pendant ses tournées, il devenait l'hôte d'un homme, fils d'un missionnaire protestant, qui lui dit un jour en plaisantant : " Vous savez, je le présume, que j'ai des ordres pour vous arrêter, si vous tentiez de quitter l'établissement des lépreux ? " C'était le shérif de Molokai.

Six mois plus tard, le permis arriva, accordant au P. Damien l'autorisation de circuler comme il lui plairait; il y avait onze ans de cela, et combien rares furent les occasions où il profita de sa liberté.

Cette entrevue paraissait être un événement dans l'existence de l'excellent homme; on la célébra par une seconde pipe et une seconde tasse de café; mais avant qu'il eût fumé l'une et avant que l'autre fût seulement refroidie, le P. Damien étant appelé au chevet de quelque mourant.

[à suivre.]

MISSION DE NOTRE-DAME DU SACRÉ-CŒUR

(NOUVELLE-GUINÉE)

LETTRE DU R. P. VÉRIUS AU T. R. P. CHEVALIER

AIMÉ SOIT PARTOUT LE SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS !

Port-Léon, le 26 juin, 1889.

Très Révérend Père Supérieur général,

Je suis tout confus d'avoir reçu et surtout d'avoir mérité le reproché de ne plus vous écrire de longues lettres. Mais outre, mon Très Révérend Père, que j'ai désiré laisser la parole à mes confrères qui l'ont fait mieux que moi, je dois aussi vous avouer que depuis mon retour en NOUVELLE-GUINÉE, en décembre 1888, j'ai passé plus de la moitié de mon temps dans les bois. Avec nos bons Frères, nous avons vécu sous la tente, rarement à la maison, et, en l'une et l'autre place, partout surchargé d'occupations matérielles peu propres à favoriser les expansions, je dus me résigner, lorsque les courriers apparaissaient, à nos lettres d'affaires. Enfin, nous voilà sortis des bois pour quelques jours, car Mgr. Navarre nous rappelle, pour passer en famille, notre grande fête du Sacré-Cœur. Je vais donc en profiter, mon Très Révérend Père, pour rédiger en toute hâte ce mémoire que Monseigneur me demande aussi depuis longtemps, sur la nouvelle Station de MOHU; j'y joindrai quelques détails sur l'état actuel de notre Station de PORT-LÉON et quelques photographies, prises par le R. P. Thomas, accompagneront le tout.

J'espère répondre ainsi, mon Très Révérend Père, à votre désir et vous fournir quelques détails de plus sur le véritable état de notre chère Mission et jeter quelque lumière sur la vraie vie de vos enfants en NOUVELLE-GUINÉE. Puissè-je faire comprendre tout le bien que l'on pourrait faire en cette belle Mission, puissè-je persuader à tous que notre extrême pauvreté (aussi extrême que possible vu notre

position, notre nombre et les circonstances), est la seule cause de notre peu d'extension ! Puissè-je de même montrer dans leur vrai jour les progrès déjà réalisés, qui, pour être latents, n'en sont pas moins réels, les dangers environnants et les grandes espérances qu'offre au zèle de notre bien-aimée petite Société, le peuple Papou, si peu connu et cependant si nombreux et si intéressant !

I

Avec votre permission, mon Très Révérend Père, je commencerai mon récit à la mi-décembre 1888, époque où je laissai THURSDAY-ISLAND, sur l'*Annonciade*, la chère goélette de la Mission, avec le Père Vitale et deux Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur, nouvelles recrues pour PORT-LÉON.

Le voyage fut relativement heureux, quoique fort long, et je pense que ce fut grâce aux prières des bonnes Sœurs que nous arrivâmes en deux semaines ; car, en ses trois précédents voyages, l'*Annonciade* avait couru durant quatre semaines le trajet qu'un steamer ordinaire ferait en trois jours. Le vent fut contraire durant toute la traversée ; nous dûmes louvoyer jour et nuit.

Le 19 décembre, selon les calculs du capitaine, nous devions être bien près de YULE. Cependant, vers huit heures du soir, le vent tombe complètement, et, après notre prière, nous nous étendons sur le pont, bien persuadés que le lendemain nous serions encore à la même place ; mais le soleil s'était couché bien au-dessus de l'horizon dans une brume très dense et comme une boule de feu. Je le fis remarquer au capitaine. — " Mauvais signe, Père," me dit-il, en branlant la tête et il ne se coucha pas. Vers onze heures, en effet, nous sommes réveillés en sursaut, un terrible ouragan fondait sur nous. En un clin d'œil, tous les matelots sont sur le pont. Le capitaine, calme, se tient à la barre. Sur son ordre, on baisse une voile, puis deux, puis trois..... l'*Annonciade* s'inclinait encore trop et gémissait terriblement. Elle filait comme un steamer à quelques degrés seulement sous le vent où deux matelots la retenaient par force. Les vagues envahissaient tout, depuis la proue jusqu'à la poupe,

et nos pauvres chevaux faisaient un tapage d'enfer à fond de cale, tandis que nos moutons, restés en plein air, étaient jetés d'un baslingage à l'autre, sans que nous pussions leur porter secours.

Vers une heure après minuit, l'ouragan redoublait de fureur. —“ Père, me dit le capitaine, l'orage est trop fort, le bateau est vieux, nous ne pouvons pas résister. Du reste, la pluie aveugle les hommes, impossible de rien faire, il faut mettre en panne. ” On mit, donc en panne et *l'Annonciade* se calma peu à peu, malgré les énormes vagues qui l'assaillaient par-devant. Elle cessa de rouler, et se contenta de tanguer terriblement sans avancer. Le capitaine amarra la barre à l'angle voulu, et, sans plus de soucis, descendit pour s'occuper des bœufs et des chevaux, tandis que par la porte de la cabine entr'ouverte, je cherchais à calmer nos pauvres Sœurs qui, cette fois, se croyaient à leur dernière heure.

Nos braves Manilois furent héroïques. Alors que je pouvais à grand peine me tenir debout sur le pont, eux, volaient au sommet des mâts, et leur seule préoccupation était de savoir si les “ Padres ” et surtout les “ Madres ” avaient besoin de quelque chose. Ils devinaient nos inquiétudes et se montraient gais pour nous rassurer.

Vers sept heures du matin, le vent tourna et l'orage finit; on put se voir, se parler, se concerter. Nos pauvres Sœurs m'inquiétaient surtout; quand nous les revîmes, elles n'avaient plus ni forme ni couleur. Quelques vagues entrées dans la cabine avaient donné à leur guimpe une singulière tournure. On finit par remercier le bon Dieu et par rire; nous en étions quittes pour la perte d'un mouton.

L'Annonciade, cependant, s'était bravement conduite. Maintenant, doucement inclinée sous une fraîche brise de nord-ouest, elle cingle droit sur la terre, et vers neuf heures du matin le Manilois de guet annonce YULE-ISLAND.

C'était bien, en effet, PORT-LÉON que nous avions devant nous. Vers quatre heures du soir, nous étions dans les bras de Mgr. Navarre; et nous étions, enfin, en NOUVELLE-GUINÉE, à notre grande joie et à la grande joie de nos chers Sauvages et Sauvagessees qui étaient venus en grand nombre.

recevoir nos nouvelles Sœurs et le bon Père Vitale qui allait être nommé leur curé.

La réception fut donc des plus cordiales de la part de nos chers sauvages. Cependant, recevant la visite des chefs, je pus m'assurer qu'il y avait un peu de froid entre eux et nous. Je fus aux renseignements et j'appris que deux d'entre eux ayant un jour volé plusieurs haches en notre débarcadère de PORT-LÉON, le Père Toubanc, seul Père à YULE en ce moment-là, avait été obligé d'user de rigueur pour se les faire restituer. Ce qui équivalait à une déclaration de guerre. Depuis, le Père Toubanc avait quitté YULE ; il leur avait bien pardonné verbalement, mais n'avait pas fait *publiquement et officiellement* la paix. De là les figures allongées et embarrassées de nos pauvres chefs.

En quelques jours tout fut tiré au clair. Les coupables avaient fui ; je profitai de l'approche d'une de leurs fêtes, occasion dans laquelle tout le monde est au village, pour annoncer une grande assemblée où il y aurait force discours et du tabac.

Le lendemain, tous les chefs étaient au village et à leur place.

J'arrive à cheval avec le père Vitale qui était très curieux de voir, pour la première fois, tous ses paroissiens réunis. Nous montons sérieusement, selon l'étiquette, sur la plate-forme des chefs, et, tout le menu peuple reste en bas, bouche béante et les yeux fixés—sur nous. “ Enfants de Roro, leur dis-je sur un ton très haut, (après avoir nommé tous les chefs par leurs noms et prénoms, sur un ton plus bas). Enfants de Roro, vous n'avez pas suivi la ligne droite. Vous avez volé des haches. Les voleurs avaient donc tort et vous tous aussi vous avez eu tort, car vous les vouliez défendre. Ignorez-vous que je n'ai qu'une parole à dire, et les hommes de guerre qui sont à PORT-MOESBY viendront vous punir ? Votre esprit est donc ténébreux. N'avez-vous pas encore compris que si nous sommes bons, d'autres sont terribles ; que si nous pardonnons, d'autres savent et peuvent punir. Mais, je le sais, vous êtes effrayés, votre courage est tombé par terre. Je n'ai donc pas peur de vous, et cependant, je viens vous apporter la paix. Il y a longtemps que je vous le

dis, mais vos oreilles sont bouchées. Je vous apporte la paix avec Dieu, avec Monseigneur Navarre, avec nous tous. Pour vous le prouver, depuis longtemps je visite vos malades. Monseigneur Navarre vous aime ; il vous envoie le Père Vitale, son fils, pour demeurer avec vous. Quand vous rirez, il rira, quand vous danserez, il dansera, quand vous pleurerez, il pleurera. Il est votre Père ; pour lui prouver votre repentir, coupez du bois, faites-lui une maison chez vous. Votre église tombe, faites-en une autre. Envoyez vos enfants à l'école ; ils préfèrent la pêche, obligez-les etc....., etc...." et ainsi de suite, de cette couleur et dans ce style, pendant une bonne demi-heure. Les chefs étaient abasourdis ; toutes les têtes, tout à l'heure si fières, étaient timidement baissées. Personne ne paraissait songer à la réponse.

Enfin, Béra se lève. Il a mis ce jour-là, pour se donner de l'air, de belles plumes dans ses cheveux et deux paquets d'herbes odoriférantes à ses bras. Il paraît un peu embarrassé, mais il se remet et, pour dompter son émotion, il hurle, littéralement, malgré sa bouche pleine de *bétel*, le discours suivant : " Tu nous a quittés il y a six lunes ; la renommée a dit que là-bas, sous la mer, tu as été bien malade. Tu es revenu, c'est bien. Autrefois, tu voulais connaître le sommet des montagnes, je t'y ai conduit. Quand tu es parti, j'aurais voulu voir le dessous de la mer, tu ne m'as pas conduit...C'est vrai, nos enfants ont volé des haches. Je me suis fâché quand je l'ai su ; les haches sont revenues. Mais considère donc que tous nous n'avons pas volé. Je suis allé le lendemain demander la paix avec des présents, le Père Toublanc m'a donné la paix. Mais, ici, les femmes ont peur, elles ne croient pas ; le Père Toublanc n'a pas brisé sa lance. Maintenant, que veux-tu pour conclure la paix ? Veux-tu un porc ? je l'attacherai. Maintenant, je n'ai plus qu'un mot. J'ai entendu dire que les étrangers allaient affluer dans notre île et nous chasser. Toi, chasse-les le premier, dis-leur que nous sommes tes enfants. Je n'ai plus rien à dire, car que dirais-je encore ; que Raüma parle.

Je répondis brièvement à tout ce discours, assurant Béra de notre amitié et que si nous ne lui avions pas permis d'al-

ler à THURSDAY, c'est que nous craignons qu'il n'eut le mal de mer ; que nous savions bien quels étaient les voleurs, mais que les chefs répondaient des autres ; que le Père Toubanc n'avait pas brisé sa lance pour la bonne raison qu'il n'en avait point, etc., etc. A toutes mes réponses, il souriait gracieusement, et tout en mâchant avec acharnement son *Mitel*, il promenait son regard sur tout son petit peuple, comme pour dire : " Voyez-vous comme les grands chefs me parlent ! " Le bon Père Vitale riait de bon cœur et faisait à l'orateur mille gestes d'approbation.

Raūma, le vieux Raūma, se leva enfin. Il avait l'air plus embarrassé que Béra ; il cria : " *Mitsinari !* " puis, sa grande et large bouche resta béante, et je vis le moment où rien n'allait en sortir, si bien que le Père Vitale me dit : " Est-ce là tout son discours ? " — " Patience, Père Vitale, répondis-je, Raūma n'est pas orateur, son esprit n'est pas si lesté que sa main "... Enfin, le pauvre homme se décida, mais il commença au déluge : " Missionnaire, quand tu es venu ici pour la première fois, tu n'avais qu'un petit bateau et seulement quelques caisses ; les hommes de l'autre côté [les Protestants] m'ont dit : Raūma, ne fais pas asseoir le Missionnaire à Roro. Et moi j'ai répondu : Il s'asseoiera chez moi. Tu es parti, puis revenu avec beaucoup de caisses ; tu es reparti, tu as été malade, la renommée nous l'a dit ; notre ventre nous en a fait mal. Tu es révenu et notre ventre saute de joie..."

Enfin, tant bien que mal, le vieux Raūma termina son discours par la formule d'usage. Je lui répondis que jamais je n'oublierai qu'il était le premier que j'aie rencontré en cette nouvelle terre, qu'il était le premier à m'avoir vendu un morceau de terre. Il parut enchanté.

Raūma avait cédé la parole au vieil Obara, qui déclina cet honneur, alléguant le manque de préparation, et céda la parole à Abau-Ebara. Celui-ci ne se fit pas prier, il avait préparé son affaire, son œil pétilla, et d'un air sournois : " Mitsinari, dit-il, c'est vrai, nos enfants ont volé, mais, remarque donc, ce sont des enfants et non des chefs. Et puis, comment donc peux-tu t'étonner que nos enfants soient voleurs ? Tu sais bien que, depuis ici jusqu'à Motu-Motu, par là, jusqu'à après PORT-MORESBY, par ici, nous sommes

assis dans les ténèbres, nous sommes ignorants ; toi, tu es dans la lumière. Ils ont volé, et toi tu ne voles pas, et voici comment cela s'explique : Quand tu viens chez nous, tu vois nos plumes, nos ornements, nos bracelets, nos dents de chien et de crocodile, et ton ventre reste tranquille, tu ne désires rien. Nos enfants, au contraire, vont chez toi, ils voient des habits chez les *Femmes saintes* (les Sœurs), des couteaux, des haches, des couteaux chez toi, du tabac chez tous, et leur ventre saute en l'air et ils désirent ce qu'ils voient, et ils le prennent. Cache donc tous tes trésors, nous gronderons beaucoup les enfants, et tout ira droit. ” Cette nouvelle théorie nous fit beaucoup rire ; entre deux phrases, je lui fit remarquer qu'il n'était pas facile de cacher une lessive que l'on met à sécher, et il continua : “ Tu vois donc qu'ils ont volé sans savoir. Au reste, tu nous dis tous les jours que tu es venu pour nous enseigner, parle donc, enseigne, crie tous les jours qu'ils ne doivent pas voler. Et maintenant, faisons la paix ; tu as refusé le porc de Béra, je comprends, tu n'en a pas besoin. Eh bien, brise la lance et empêche l'étranger d'inonder notre île. Tu nous dis que le P. Vitale est notre Père, qu'il restera avec nous. C'est bien parler, mais toi, pourquoi partir, pourquoi parler de MOHU ? N'en parle plus, le ventre nous fait mal. ”

Après lui, parla Año, le demi-bossu, frère de Yarupi, chef absent ce jour-là. Il répéta tout ce que les autres avaient dit et termina en concluant que, puisque les enfants de Roro étaient nos enfants, nous devons leur prêter le *Pie IX*, plus tard l'*Annonciade*, pour chercher du sagou. Obara parla le dernier. Pendant les discours précédents, il avait amassé des idées, mais il ne parvenait pas à les coudre ensemble. Pour gagner du temps, il répéta, avec les mêmes paroles, les même choses que les autres ; puis, se lançant tout seul : “ Missionnaire, ajouta-il, j'ai encore deux ou trois choses à te dire. D'abord, donne-nous donc des livres (des Bibles), comme on fait de l'autre côté (chez les Protestants), et nos enfants seront contents. ” Je lui expliquai alors qu'il est inutile de donner des livres (comme de l'autre côté) à qui ne sait pas lire, mais que nous en donnerions beaucoup à tous les enfants dès qu'ils sauraient s'en servir.—“ Donne

un peu ton arc à ton petit-fils de deux mois, qu'en fera-t-il ?” Le vieil Obara comprit qu'il s'était fourvoyé et il continua comme si cela faisait la suite de son discours : “ Les hommes de WAÏMA ont pillé, il y a quelques jours, nos deux grandes pirogues, que la mer avait fait échouer sur leur côte. Ils ont volé tout notre sagou. Si donc ils viennent te vendre des cocos, dis-leur que nos ennemis sont tes ennemis, et qu'ils n'auront ton tabac qu'après avoir fait la paix avec nous. Maintenant, ne te fâche pas, fais la paix avec RORO. Une de nos pirogues a échappé au naufrage de WAÏMA, elle est ici, pleine de sagou ; viens le goûter avec nous. Maintenant, tu le sais, un de nos chefs est mort durant cette lune, laisse-là passer ; car, jusque-là, nous sommes en deuil. Après, on coupera le bois pour la maison du P. Vitale. Donne beaucoup de livres aux enfants ; pour nous, notre tête est trop dure. Que dirai-je encore ?... Rien... Tout le monde a fini”. Et Obara de s'asseoir et tout le monde de nous regarder pour voir quels seraient les fruits de toute cette éloquence. La paix était faite, restait à la signer, et voici comment on s'y prit.

Sitôt les discours terminés, Béra, le chef principal, descendit d'un air effaré, courut chez lui, saisit une lance ; puis, remontant lestement, il s'écria avec animation : “ Missionnaire, chez nous, la paix, c'est la rupture de la guerre. Or, la guerre, c'est la lance. Si donc nous sommes en paix désormais, je vais briser cette lance. J'en fixerai la moitié au poteau principal de cette maréa. Tu emporteras l'autre et tu la fixeras à la porte de ton Père (Mgr Navarre). En voyant ce morceau, nos enfants diront : C'est la paix des Missionnaires. En voyant l'autre morceau, tes enfants diront : La paix soit avec RORO !” Et ce disant, il brise la lance, en fixe une partie dans la maréa, me tend l'autre et s'assoit. Je me lève alors et, élevant le bout de lance brisé, je dis solennellement : “ Que la paix soit avec les enfants de RORO ! Béra, chez toi, en signe de paix, on brise la lance, c'est bien ; chez nous, on tend la main droite à son adversaire. Si donc, chefs de RORO, vous voulez ma paix comme je veux la vôtre, mettez ici votre main.” Et tous de me serrer la main avec une certaine émotion qui me fit plaisir, et l'on se sépara

bons amis. Le dimanche suivant, Monseigneur lui-même vint au village leur assurer que le P. Vitale serait bien à eux. On détermina la place de la maison, et aussi l'emplacement de la nouvelle église, et RORO reprit son air de gaieté ordinaire.

II

Fondation de la station de MOHU.—Vous savez, mon Très Révérend Père, que depuis plus d'une année, nous faisons tous nos efforts pour nous introduire dans l'intérieure de la NOUVELLE-GUINÉE. Nous eussions désiré occuper tout de suite INAWI, pour de là mieux rayonner ensuite et prendre une forte place près des montagnes. Mais, ici encore, notre pauvreté se mit en travers de nos desseins et nous dûmes renoncer au SAINT-JOSEPH, qui paraît la porte la plus simple et la plus naturelle pour l'intérieur ; nous résolûmes d'occuper MOHU, village d'à peu près cinq cents âmes, assez près de la mer, non loin du ST-JOSEPH et d'où, plus tard, nous pourrions monter plus haut, si le bon Dieu nous en donne le moyen. MOHU est le trait d'union entre PORT-LÉON et les grands villages de la vallée du ST-JOSEPH. On résolut donc de l'occuper, et le Père HARTZER en fut nommé supérieur avec la perspective de bâtir lui-même sa maison et de créer de toutes pièces sa nouvelle Station. La tâche était épineuse, la saison défavorable ; mais le Père HARTZER ne sait pas reculer, et il accepta. J'eus l'honneur de lui être adjoint et, le 28 janvier au matin, nous partîmes sur notre baleinière avec tentes, provisions, instruments et bagages pour plusieurs semaines.

En route on prie, on s'égayé, on fait des plans. Au bout de notre île, nous rencontrons une pirogue de MOHU qui se rend à RORO. Ceux qui la montent nous affirment que tous les chefs sont présents à MOHU, mais que personne ne nous y attend.— “ Etonnant, leur dis-je, car les PP. HARTZER et THOMAS sont allés chez vous, il y a trois lunes, et vous ont manifesté notre intention. ” Les gens de la pirogue ne répondirent pas ; leurs froideurs me frappa ; mais les plaisanteries de nos rameurs firent diversion. “ Père, dit le premier, nous portons deux Missionnaires à MOHU ; que nous donneront-ils en échange ? ” — “ Je ne sais pas trop,

répondis-je, mais toi, que penses-tu que cela vaille ?... ” —
“Moi? mais je pense que nous pouvons bien leur demander un porc, nous le mangerons en revenant.” Le Père Hartzler fut peu flatté ; mais il ignorait que le porc est le présent des chefs et la plus haute monnaie du pays et, après amples explications, on convint que l'on demanderait un porc. Nous approchions des bouches du Poïmo, petite crique ou rivière d'eau salée qui conduit jusqu'à Могу. Là, chacun devient sérieux, car la mer est grosse, le vent contraire, et la marée descend ; ce qui, combiné ensemble, forme sur la barre du Poïmo de monstrueuses vagues pour notre petite embarcation. Toute conversation cesse, et l'on entre dans la passe. Les rameurs font plier la rame, la sueur perle sur tout leur corps, et cependant, le bateau, repoussé par le courant contraire, n'avance plus. Le moment était mauvais. Il fallait ou avancer ou sombrer, car virer de bord et chavirer étaient synonymes en ce moment, et sombrer alors était, sans compter le danger des vies, compromettre la nouvelle station pour longtemps. Je jetai un coup d'œil au Père Hartzler, il égrénait des *Ave Maria*, j'en fis autant, tout en criant contre les rameurs pour leur faire employer toutes leurs forces. Une lame arriva grondant comme le tonnerre ; nous fûmes soulevés comme une paille et jetés de l'autre côté de la barre. Nous étions sauvés encore une fois. Arrivés dans le Poïmo, nous n'avions plus qu'un petit quart d'heure de rame ; nous arrêtâmes pour faire dîner les rameurs. A un détour de la crique, deux pirogues de Могу, chargées de jeunes gens, nous accostent ; mais, contrairement à leur habitude, personne ne nous parle. Nous soupçonnons alors quelques nouvelles ruses du démon et, pensifs quoique confiants, nous arrivons vers onze heures au débarcadère de Могу. Le vieux Mâtsu est là, assis sur un tronc d'arbre, mais il ne dit rien ; nous faisons comme lui et, en silence, nous débarquons nos effets. Mâtsu, voyant que nous ne tenions pas compte de lui, s'en vint vers moi, et, de son ton nasillard : “ Mitsinari, te voilà donc aujourd'hui ? ” — “ Oui, Mâtsu. ” Le vieux rusé aurait bien voulu dire tout de suite : “ Et que viens-tu faire ?... ” mais, quoique sauvage, il jugea sur notre mine qu'il ne pouvait hasarder une

telle question sans s'exposer à une explosion de reproches, et il se promena en silence pendant quelques instants. Puis, revenant à la charge : " Ton bateau est plein aujourd'hui, Missionnaire, est-ce que . . ." Je ne lui laissai pas le temps de finir.— " Mâtsu, lui criai-je, je viens te rappeler ta parole de l'autre jour, aurais-tu changé avec la lune ? Eh bien ! tu sauras que nous n'avons qu'une parole. Je viens bâtir une maison. " — " C'est bien, c'est bien, fit Mâtsu d'un air narquois, mais les enfants de MOHU ne sont pas contents. " Je ne pris pas garde à ses paroles et, après avoir averti le Père Hartzler, en deux bonds je fus au village chercher des porteurs. Personne. J'avise la maison du " *grand diable* ", le sorcier du pays, qui se trouvait chez lui avec son fils, et sa vieille moitié.— " Te voilà donc, Missionnaire ? " — " Oui, Wani, mon ami, me voici ; mais, mon cousin, dis-moi donc d'où vient que Mohu n'est pas ici ? . . . Et d'où vient que tous ceux que je rencontre me font une figure dure comme un coco sec ?... " Le " *grand diable* " se mit à rire jaune, suivant son habitude ; il fit une grimace pour reprendre son sérieux ; puis, d'une voix qui ne souffrait pas réplique, il envoya au débarcadère tous les hommes, femmes et enfants qui se trouvaient à sa portée. Grâce à lui, en un quart d'heure tout fut débarqué, et à midi nos deux tentes étaient dressées et nos affaires à l'abri. On dina enfin, et nous eûmes jusqu'au soir pour établir solidement notre camp, préparer les hamacs et fixer notre cuisine ambulante. A la nuit nous étions prêts.

Dès que tout fut arrangé, je demandai Rakani, mon ami de longue date. Rakani n'est pas le premier chef de MOHU, mais sans contredit l'un des plus influents. Il est grand, fort, le front large, la mine éveillée et presque européenne. Il comprend vite ce que nous voulons expliquer. Il a du tact, des délicatesses, ce qui est très rare chez nos Sauvages, et à une franchise remarquable, il joint un savoir-faire si agréable qu'il se fait remarquer de prime abord. Rakani, donc, était mon ami depuis bientôt trois ans ; je le fis demander. Kairuku, sa fille, me dit qu'il était à la plantation et qu'il ne reviendrait que le soir. En l'attendant, le Père Hartzler, notre supérieur, se trouvait fort embarrassé. Ils

ne veulent pas de nous ; mais nous, nous voulons d'eux quand même ; donc nous resterons. Et nous attendîmes la nuit. Rakani arriva enfin, il avait l'air gêné. " Ecoute, Rakani, lui dis-je tout de suite, ce n'est pas la permission de rester ici que nous te demandons. nous n'avons que faire de ta permission, mais dis-nous donc pourquoi vous faites tous une si triste mine ? " — " Moi ? répondit-il, mais je ne suis pas fâché, ce sont les autres chefs qui crient, les femmes et les enfants qui pleurent... On dit que tu viens pour nous battre, que les *Blancs* font du mal partout. " — " Tu plaisantes, Rakani, lui répondis-je, tu sais bien ce que nous sommes ; qui donc pense à vous frapper ? Du reste, va-t-en chez tous les chefs et dis-leur que ce soir il y aura un grand *iroro* (discours), que je monterai sur l'estrade du fond du village ; que tout le monde y soit. " Ainsi fut-il arrêté. En attendant le moment de la réunion, nous causâmes par-ci par-là dans le village, cherchant à deviner leurs objections. A force de parler, Dieu aidant, nous arrivâmes à notre but : 1o D'abord, des mineurs, chercheurs d'or, avaient abusé de quelques femmes de Pokao. Le bruit de ce scandale était venu jusqu'à Mohu, et les chefs, craignant que les mineurs ne suivissent de près le Missionnaire (ce qui arrive, hélas ! trop souvent), ne voulaient ni des uns, ni des autres ; 2o le Père Toublanc avait puni Rofo pour le vol des haches. Nous avions subséquemment fait la paix, mais on n'en savait encore rien à Mohu, et les chefs, soupçonnant bien que les enfants de Mohu voleraient aussi, voulaient en écarter l'occasion ; 3o l'arrivée à Yule de notre bétail, chevaux, vaches et chèvres, concordait cette année avec une sécheresse surprenante, nos collines de Yule, naguère si vertes, ont un aspect si désolé, que les Sauvages, attribuant cela aux bestiaux, et craignant de nous les voir conduire à Mohu, refusaient de nous recevoir. Donc, la mauvaise conduite des mineurs, le vol puni et la sécheresse, avec le trop d'appétit de nos bêtes, telles étaient les principales objections qui circulaient dans Mohu.

Heureux d'avoir appris l'état réel de l'opinion, nous combinâmes notre réponse, et la nuit, vers huit heures, nous étions tous au rendez-vous. Tous les chefs étaient réunis sur l'estrade, et la majeure partie du village en bas.

Eréré, le chef du terrain sur lequel nous devons nous établir était là. Le " *grand diable* " était couché, mais il avait envoyé son fils Aici. Mâtsu, le maigre Mâtsu, était derrière moi, caché dans sa couverture rouge. A droite, Rohi, le plus jeune et le plus ardent de la bande. Aruré, le rusé, surnommé par nous *l'Avocat*, était près de lui. Rakani demeurait sur un échelon, je lui demandai où était son père Huhuri, qui est aussi chef. Rakani ne répondit pas; mais, indiquant une maison proche de l'estrade, il me fit signe que Huhuri, le plus furieux de tous, ne daignait pas venir et qu'il se tenait accroupi devant sa porte. Ce vieux Huhuri, que nous nommâmes " le vieux bouc " à cause de l'odeur *sui generis* qu'il exhale, plus expéditif qu'un chacun, ne proposait rien autre que de nous fendre tout simplement la tête à tous. Ici, mon Très Révérend Père, qui peut parler le mieux, le plus fort et le plus longtemps, a raison. Imbu de ce principe, je récitai un bon *Ave Maria*, puis, gesticulant, grimaçant, menaçant, criant comme un vrai Papou, je me mis à débiter de toutes mes forces mon long *iroro*, entremêlé des réflexions du Père Hartzler qui, sitôt traduites, entraient dans le corps du discours, et pleuvaient comme grêle sur ces pauvres Sauvages.

Voici quelques extraits de ma harangue : " Fils de MOHU, vous n'êtes pas droits. Hier, vous disiez *oui*; aujourd'hui, vous dites *non*. Votre face est double, votre langue est fourchue. Tous vos chefs sont comme des femmes sans courage. Voyez donc comment vous êtes sots. Nous venons vous défendre contre ceux qui veulent vous faire du mal et vous nous refusez! Les Blancs qui ont mal agi à POKAO ne sont pas des nôtres, nous les condamnons, et tous ne sont pas comme eux. Du reste, si nous eussions été à POKAO, jamais les mineurs n'auraient violé vos filles. D'autre part, vous craignez, je le sais, les punitions infligées aux voleurs. Êtes-vous fous? Ne voyez-vous pas le moyen de les éviter? Aiguisez donc vos esprits et considérez! Ne voyez-vous pas qu'en ne volant jamais, jamais vous ne serez punis? Que vos chefs soient plus courageux; qu'ils menacent les voleurs et la paix sera aux enfants de MOHU. N'avez-vous pas entendu parler de la paix de RORO. RORO a volé, on l'a puni.

Mour ne volera pas, la paix sera chez lui. ” Et ainsi de suite pendant une demie heure. Je leur fis aussi comprendre que la sécheresse était la cause de la nudité des montagnes à Roxo et non la large bouche proverbiale de nos chevaux. Enfin, tous ces braves sauvages, peu habitués aux raisonnements suivis, voyant, du reste, que nous grondions les chefs comme le menu peuple et avec autorité, demeurèrent ébahis.

Le vieux Mâtsu, le premier comme doyen d'âge, desserra les dents, prit du bétel et, par un accès de toux formidable, mais artificielle, annonça qu'il allait parler. “ Missionnaire, balbutia-t-il, ce que tu dis est vrai : pas de vol, pas de punition...” Puis, après avoir hésité longtemps : “ Au fond, ce n'est pas nous qui avons peur, ce sont les femmes... les enfants. Du reste, te voilà maintenant, tu peux bien rester... c'est vrai... c'est sûr... par conséquent... c'est évident... En fin de compte, puisqu'il en est ainsi, demain tous mes jeunes gens iront couper du bois et nous bâtirons la maison. ” La conclusion, quoique ne découlant pas des prémisses, était bonne. Je le félicitai d'avoir si bien parlé et les autres chefs, jaloux eux aussi de montrer qu'ils savaient bâtir un discours, nous apostrophèrent chacun leur tour. Tous furent très convenables et unanimes dans la conclusion du vieux Mâtsu. Un seul, le “ vieux houc,” se leva pour contredire, mais il cria si fort, trépigna si terriblement et menaça si brutalement que toutes les figures, déjà riantes, redevinrent sérieuses. Il devenait urgent de faire diversion. Je bondis alors sur la plate-forme et l'interrompis, contre tous les usages. “ Que dit cette bouche noire ? Que dit cet égaré ? Comment s'appelle-t-il ?...” Et, lui lançant rapidement pour couvrir sa voix mille autres épithètes de ce goût, je fis semblant d'être très en colère. Toute l'attention se porta alors sur moi. Rakani, voulant me calmer, cria : “ Ne l'écoute pas, Missionnaire, c'est un vieux père qui radote. ” Et les derniers accents de fureur du vieil Huhuri se perdirent dans les éclats de rire de la foule. A la fin, le vote fut général chez le peuple comme chez messieurs les chefs, mais le ton était bien changé depuis ce matin. On nous dit : “ Restez donc, Missionnaires, ne partez pas ; faites ici une belle maison, et que

tous les étrangers venant ici s'écrient : *Cha !* voilà MOHU qui monte ! ”

Le Père Hartzler suivait sur les mines toutes les phases de la discussion. Quelle ne fut pas sa joie quand il vit toutes choses tourner à la plus grande gloire du bon Dieu et, remerciant notre bonne Mère, Notre-Dame du Sacré-Cœur, de son évidente protection, nous retournâmes au camp, suivis cette fois de tout le village, qui riait et chantait, promettant de bien travailler le lendemain matin.

Le lendemain, en effet, profitant de leurs bonnes dispositions, nous réunissons de nouveau tout le village et les chefs; puis, sérieusement, des haches, des cotonnades et du tabac à la main, nous nous dirigeâmes vers l'emplacement choisi d'avance pour procéder à l'adjudication régulière du terrain. Arrivés sur place, nous énonçons les limites, puis faisons comparaître le patron. C'est Eréré-Taïabu (traduisez *fente, fils de jointure*).—“ Eréré, veux tu nous céder ce terrain ?—Oui, Missionnaire.—Ce terrain, de qui le tiens-tu ?—De mon père Taïabu.—Personne autre n'est co-possesseur avec toi ?—Non, Missionnaire.—Que demandes-tu ? (Il y a à peu près cinq acres)—Je demande...(Ici, il est embarrassé, il regarde sa femme qui lui souffle : *Une chemise*).—Eréré reprend : “ Je demande deux haches, un couteau, une chemise et du tabac. ”—C'est un peu trop, Eréré, je crois qu'une hache et le reste sont suffisants.—C'est vrai, Missionnaire, arrange cela toi-même. ”—Je lui remis ces objets devant tout le monde, il en pâlisait de joie. Sur place nous dressâmes le procès-verbal ; le Père Hartzler signa magistralement, un Frère aussi ; les chefs suivirent en gravant une croix près de leurs noms respectifs. On termina par une petite distribution de tabac aux témoins et tout fut dit. La cérémonie étant terminée, les hommes furent au bois, et les femmes, au milieu d'un caquetage impossible à décrire, se mirent à déblayer l'emplacement de la maison ; car, pour le moment, nous n'avons devant nous que broussailles et grandes herbes de deux et trois mètres de hauteur.

A midi, la besogne des femmes va si bon train que l'on commence à pouvoir tracer des lignes et les jeunes gens, couverts de sueur, apportent déjà quelques pilotis que nous

faisons tous en *eucalyptus*. Mais, tout allait trop bien, l'épreuve allait survenir de nouveau.

Nous étions sous un soleil de feu, déterminant l'orientation de notre maison, lorsque je remarque que le Père Harzer pâlit ; je lui en fais la remarque.—“ Ne m'en parlez pas, Père, le fièvre est là, je vois double et ne me tiens plus.”—“ Au lit donc, et vive le bon Dieu quand même ! ” Je dis au lit, je devrais dire au four ou au sac, car nous avions pour couchettes des sacs suspendus, et la température de la tente dépassait *quarante degrés Réaumur*. Ce bain de vapeur fut salutaire au cher Père, et le soir l'accès avait cessé. Les pilotis furent vite plantés et nivelés et, grâce au courage des hommes, les bois vinrent vite s'amonceler devant la tente. Alors, chacun se crée un métier. Les Frères, avec des herminettes, équarissent les poutres. Nous faisons les mortaises, le Frère Henry, notre célèbre menuisier, fait les tenons et agence le tout, et ainsi tous les jours, petit à petit, on voyait monter et se dessiner la première maison bâtie pour le bon Dieu en la grande NOUVELLE-GUINÉE.

III

Maintenant, mon Très Révérend Père, permettez-moi de vous donner un joyeux, mais vrai croquis de notre vie sous la tente au moment des fondations.

De bon matin, au chant des oiseaux, le Père se lève le premier et réveille tout son petit monde au nom béni du Cœur de Jésus, comme dans toutes nos maisons. Vite on se secoue, malgré les mains ou les pieds qui font bien mal, et, tant par économie de temps qu'à cause des moustiques, on fait toilette en toute hâte sous les grands arbres.

Puis, vient la prière, la méditation qui se fait en marchant à cause des moustiques qui ne vous permettent pas de rester assis. La sainte Messe, sous la tente, suit cet exercice. Dès le lever, le Frère cuisinier a déjà pensé à sa charge, et durant la méditation et la Messe, le déjeuner se fait. On le prend à la hâte, et vite à la besogne ! car il faut se loger. Celui-ci, avec une bande de sauvages, retourne à la forêt chercher du nouveau bois ; celui-là scie chaque pièce à la

longueur ; cet autre les polit et les agence. Enfin, l'activité renaît sur tout le chantier. Pour compléter le tableau de ce chantier, je ne dois pas oublier la marmite de riz qui mijote dans un coin. C'est la pièce importante pour nos braves Sauvages qui viennent nous aider.

De temps en temps, une vieille femme attise le feu, et les jeunes gens de lui crier : " Mère Taita, qu'y a-t-il dans la marmite ? " — " Du riz, mes enfants, et du sagou. Je vais y mettre du coco rapé, la sauce sera excellente. " — " Très bien, la mère Taita, très bien, la sauce sera meilleure. " Pauvres enfants, l'eau leur vient à la bouche, et la besogne marche bon train. Vers midi, le soleil devient insupportable, nous les faisons reposer. Nous-mêmes nous nous accordons deux bonnes heures de répit. Notre cuisinier est un excellent chasseur. Pour épargner nos conserves, il s'en va d'un arbre à l'autre dès le matin, cherchant le dîner des enfants du bon Dieu, et, tous les jours ou à peu près, il en prend assez pour tous. Des perroquets, des poules sauvages, des pigeons, voilà le menu, et chacun y fait honneur de son mieux. Après un court repos, que les moustiques ne permettent pas toujours, on retourne à la besogne. Le soir, on est bien fatigué, mais le bon Dieu a encore pourvu au nécessaire et l'on va se coucher. Mais autre chose est se coucher et autre chose dormir. Les moustiques, vers sept heures, doublent, triplent, quadruplent leur nombre. Ils vous poursuivent jusque dans la moustiquaire, malgré une fumée de feuilles sèches à vous étouffer. Que de mauvaises nuits nous avons dû passer ainsi en cette saison des pluies ! Cela me faisait beaucoup de peine, surtout pour nos pauvres Frères exténués de fatigue. Après avoir scié, à la main, des planches et encore des planches pendant toute une journée, passer sa nuit à chasser les moustiques, être agacé par leurs douloureuses piqûres, se lever le lendemain la figure et les mains enflées, et cela, une nuit, deux nuits, une semaine durant ! Cela finit par devenir un vrai supplice, et il fallait à nos chers Frères tout leur esprit de foi pour ne pas murmurer. Chacun vit bien que notre extrême pauvreté en était la cause, on offrit ensemble tout cela au bon Maître et le travail continuait quand même. Cependant, tous les soirs, les

moustiques n'étaient pas aussi détestables. Quelques jours, même, il y en avait relativement peu. Alors, nos Sauvages venaient passer leur soirée autour de notre tente ; les deux Manilois, qui sont ici comme catéchistes, jouaient de l'accordéon, nous chantions un peu, nous causions de leurs usages, de notre but évangélique, et le bien commençait à se faire.

Ainsi se passaient les jours, ainsi se passaient les semaines, et la maison montait, et les Sauvages admiraient ; mais, tout à coup le Père Hartzler retomba malade. Il dut retourner à PORT-LÉON pour y chercher des soins que notre affection était incapable de lui prodiguer sous la tente. Le bon frère Stanislas, notre plus rude bûcheron, tomba aussi malade au moment où, ayant terminé la monture et la couverture de la maison, nous commencions à débiter le plancher. Après deux semaines, le Père Hartzler nous revint, mais les provisions baissaient et ne pouvaient se renouveler ; on dut diminuer les rations, car la chasse ne fournissait plus, notre chasseur s'était fait une grande plaie à la jambe. D'autre part, la sécheresse avait détruit les jardins des Sauvages. Plus de marché, plus de légumes. Cependant, les épreuves étaient loin d'être terminées. Les pluies redoublèrent, les moustiques aussi, et nous devions rester les jours et les nuits exposés à l'eau et entièrement mouillés. Enfin, le 5 mars, le toit fut achevé et nous pûmes nous loger. Notre maison était terminée, au moins extérieurement. En peu de temps, les divisions intérieures furent élevées en feuilles de sagoutier ; puis, portes et fenêtres, à la mode du pays, étant placées, nous fûmes complètement chez nous. Nous ne devions pas en jouir longtemps. Le Père Hartzler, à cause de sa santé, fut désigné pour le poste de THURSDAY, et je ne devais pas tarder à laisser aussi cette *station nouvelle*. Le dimanche de la Passion, la chapelle était un peu arrangée. J'eus le bonheur d'y offrir au bon Maître un nouveau tabernacle en NOUVELLE-GUINÉE. A partir de ce moment, Notre-Seigneur demeura sous notre toit. Nous lui avons cédé notre meilleure chambre. La Station de MOHU était fondée.

Cependant, les provisions baissaient toujours. Nous étions réduits au sagou et au coco des Sauvages, et encore pas abondamment. Les bras tombaient aux Frères ; c'est,

qu'en effet, il n'est pas facile de faire à jeun les métiers de bûcheron et de scieur de long surtout. Je fus alors rappelé par Monseigneur à PORT-LÉON. Voyant que Sa Grandeur elle-même manquait de tout, je pris le *Pie IX*, et en route pour PORT-MORESBY, où se trouve maintenant un magasin. J'y fus très bien reçu par M. le Gouverneur ; mais de provisions, point, si bien que le gouverneur lui-même allait venir nous en demander. Cependant, le marchand, M. Goldie, attend un de ses bateaux de COOCKTOWN, d'heure en heure. Je l'attends deux jours. Le matin du troisième jour, le bateau tant désiré arrive. On transborde farine et riz, et vite, en douze heures, par un vent favorable, nous, rentrons à PORT-LÉON le Vendredi-Saint. Le pain et le riz y manquaient depuis un mois. On partagea avec MOHU, et notre terrible carême prit fin. Pour comble de bonheur, le jour même de Pâques, l'*Annonciade*, vainement attendue depuis longtemps, entre au port avec des provisions pour plusieurs mois. Deux semaines après, le Père Toubanc revenait de THURSDAY et Monseigneur allait l'installer lui-même en la nouvelle station de MOHU.

IV

Dès que tout fut réglé, nous pensâmes aux nouvelles constructions à élever à PORT-LÉON. Nos pauvres maisons de chaume sont debout depuis trois ou quatre ans, elles ne tiennent plus. Elles nous abritent encore, mais il est plus que temps de songer à faire d'autres maisons, élevées sur pilotis, et qui pourront durer au moins une trentaine d'années. Donc, à peine rentrés, nous voici relancés dans les forêts. On campe dans les bois de NABUAPAEA. Même vie qu'à MOHU, sauf que les moustiques sont moins abondants, la saison étant bonne. Mais nous sommes absolument réduits à nos propres forces, et voyez, mon Très Révérend Père, si avant de commencer une maison ici, nous avons besoin de nous asseoir pour computer nos dépenses... de force.

Nous visitons d'abord la forêt, marquant les arbres droits et de bon bois. Cela paraît simple ; cependant, quand nous rentrons, nos figures et nos mains trouvent que c'est très

compliqué. Les Frères passent ensuite avec quelques Sauvages et abattent les géants désignés. Il ont souvent 20 et 30 mètres de long et sont droits comme des cierges. On coupe ainsi durant deux ou trois semaines, mais la besogne n'est qu'ébauchée. Il faut alors tracer des routes de deux kilomètres et plus, pour aller librement et transporter le tout de la forêt à la mer. Quand tout le bois est à l'eau, il faut le mettre en radeau de 15 à 20 arbres, et pousser ces masses énormes jusqu'à notre débarcadère, c'est-à-dire quatre kilomètres, où la scie mécanique (nouveau perfectionnement) attend nos blocs pour les réduire en planches.

Nos bons Frères, dans tous ces travaux, sont admirables de dévouement. Mais, mon Très Révérend Père, je ne puis m'empêcher de faire ici une petite réflexion. Comme nous aurions plus vite fait, si nous étions moins pauvres ! Nous achèterions nos planches en Australie, au lieu de les extraire ainsi de ces énormes blocs au prix de travaux qui seraient déjà excessifs en Europe et qui deviennent cent fois excessifs, dans notre climat, notre condition et avec les petits moyens que nous permet seulement notre pauvreté.

Ce que je dis là, ne se rapporte qu'à notre première maison, car pour les autres, certainement nous pourrions les faire nous-mêmes sans rien acheter. Voilà quatre ans que nous sommes ici. Eh bien, si, avec un peu plus d'aumônes, nous eussions pu dépenser tout ce temps et surtout toute cette énergie au vrai travail de la Mission, à l'instruction de nos enfants, quel bien nous aurions fait ! et nous en sommes encore à essayer de nous loger dans de pauvres huttes, comme des Sauvages ! Les aumônes que nous recevons suffisent à peine pour nous faire vivre. La preuve en est dans ces trois famines que nous venons d'éprouver. Comment, après cela, penser à une petite baleinière à vapeur ? Et cependant, je ne dis pas qu'elle serait nécessaire, je dis qu'elle est urgente pour occuper le SAINT-JOSEPH et les autres fleuves, car, vous le savez, les Protestants occupent toute la côte. Monseigneur vient de le constater par lui-même, les rivières en NOUVELLE-GUINÉE sont les seules voies pratiques pour l'intérieure ; et si un voilier peut suffire sur la côte, pour résister aux courants il faut un petit vapeur. D'autre part, com-

ment répondre aux demandes des chefs ? les Pères ne sont pas assez nombreux. Il nous faut donc plus que jamais, mon Très Révérend Père, des hommes et des secours, et c'est en demandant l'un et l'autre à votre cœur de Père et de Missionnaire que j'ose terminer cette trop longue narration. Voyez, mon Très Révérend Père, nous avons souffert la faim et beaucoup d'autres choses encore pour arriver à fonder MOHU malgré tout, car les Protestants riches et nombreux s'étendent de plus en plus. D'autres fondations s'imposent : nous souffrirons encore les mêmes douleurs, s'il le faut, et cent fois plus encore, s'il est nécessaire ; mais, si nous pouvons lutter contre les éléments, contre la faim, contre notre pauvreté, il nous faut des Pères et quelques moyens matériels en plus. Sans cela, Pères et Frères continueront bien la lutte, mais seront trop vite usés. Le Gouvernement de PORT MORESBY, je l'apprends à l'instant, vient de nous imposer encore des taxes exorbitantes pour la douane et nous n'avons pas le sou. Je ne prévois pas comment le bon Dieu arrangera tout cela.

Voilà, mon Très Révérend Père, la position actuelle de notre chère Mission. J'espère que l'exposé que je vous en fais ne manquera pas d'intérêt. Veuillez donc agréer l'expression de ma profonde vénération et de l'affection vraiment filiale, avec laquelle j'ai le bonheur de me dire, mon Très Révérend Père, de votre Paternité, l'enfant très humble et très obéissant *in Corde Jesu*.

Stanislas-Henri VÉRIUS,
Miss. du S.-C.

VOYAGE D'EXPLORATION

D'un Père Dominicain

CHEZ LES

TRIBUS SAUVAGES DE L'ÉQUATEUR

(AMÉRIQUE DU SUD) (1)

VIII

LES INDIENS DE CUBARAY.—LES ZAPAROS. LES AGOUISIRIS.

Nous restâmes trois jours sur cette terre bénie du Curaray ; mais que volontiers nous y fussions restés plus longtemps ! Le lendemain de notre arrivée fut employé aux baptêmes des jeunes enfants. On nous en présenta une cinquantaine et, aussitôt après la messe, nous commençâmes la cérémonie. Parrains et marraines, pères et mères, nous arrivent chamarrés de plumes, de coquillages, de graines de cédrele et de styrax enfilées comme les grains d'un rosaire ; peinturlurés, bigarrés de rocou et de genipahua, zébrés comme le tigre et la panthère, cent fois plus grotesques que les mangeurs de feu et les avaleurs de sabres des fêtes foraines de la vieille Europe, absolument méconnaissables ! La plupart des femmes sont peintes en noir et plus semblables à des démons qu'à des créatures humaines.

Le bon cacique fait seul exception à cet engouement ridicule. Il traverse les rangs pressés de ses Indiens, met un peu d'ordre dans cette cohue, impose silence aux plus turbulents. Puis il fait avancer chaque groupe l'un après l'autre et nous présente lui-même l'enfant.

Ce saint vieillard est la vie, pour ainsi dire, de la tribu.

Cette tribu lui doit son existence ; c'est lui qui a rassemblé et tient unis les éléments dont elle se compose. La plupart des hommes de cette tribu sont des Zaparos convertis. Le

(1) Voir page 210, 39^{ème} livraison, Octobre 1839.

village, c'est-à-dire l'église, est situé sur la rive gauche du Curaray, à une journée de marche de la source du fleuve.

Cette proximité de sa source n'empêche que le Curaray ne soit déjà un cours d'eau fort important, accessible à la pirogue, malgré ses nombreux rapides. Ses débuts sont fougueux comme tous ceux des torrents. Il tombe, par une série de cascades, du massif montagneux du Llanganate, brisant des roches énormes, entraînant parfois tout un coin de la montagne que ses eaux avaient sourdement miné. Il s'ouvre à travers la roche vive un lit profond que profilent deux gigantesques murailles tapissées de plantes grimpantes et couronnées de palmiers. A peine échappé aux serres de granit du Llanganate, il forme une nappe d'eau considérable, court en zig-zag à travers la vaste et splendide vallée située entre les cordillères de Cula-Urcu et du Curaray, et se perd dans le Napo après un cours que l'on estime à cent quatre-vingts lieues. C'est l'un des fleuves les plus poissonneux de cette région ; le Coca et le Bobonaza sont les seuls rivaux qu'on puisse lui opposer sous ce rapport. Outre le Nusino, affluent de la rive gauche, dont nous avons déjà parlé, il reçoit, à droite, une rivière de premier ordre, le Villano, dont nous rencontrerons bientôt les nombreuses ramifications.

Le Curaray est, pour ainsi dire, le fleuve des Zeparos : leurs tambos se voient sur ses deux rives. Ces Zeparos se partagent en deux fractions importantes : l'une, la plus nombreuse et exclusivement composée d'infidèles, habite à l'embouchure même du fleuve, au nord, entre le Curaray, le Napo et la partie inférieure de l'Arajuno ; au sud, dans l'espace compris entre le Curaray, le cours inférieur du rio Tigre. L'autre, la moins importante, est celle qui a pour centre le village de Curaray : on peut regarder comme lui appartenant les tambos d'infidèles disséminés sur les rives du Lliquino.

Les Zeparos sont les Indiens les plus dociles, les plus hospitaliers, les plus sensibles aux vérités évangéliques ; c'est une moisson toute prête et qui n'attend que des ouvriers. On me présenta plusieurs de ces sauvages ; tous me demandèrent le baptême, quelques-uns avec de vives instances ; mais

e dus différer, leur ignorance absolue de notre religion ne me permettant pas d'accéder à leurs désirs.

Entre ces deux fractions de la nation Zaporos et sur l'une et l'autre rives du Curaray et du Napo, vivent les Agouisiris. Ce sont des hordes extrêmement redoutables et sans aucun contact avec les autres tribus, même infidèles, vouées à la rapine et au meurtre et, si l'on en croit des témoins oculaires, adonnées à l'anthropophagie. Le voisinage de ces sauvages, leurs fréquentes incursions sur les deux grands fleuves, dont ils infestent les rives, rendent la navigation extrêmement périlleuse. Jour et nuit, il faut être aux aguets ! Malheur à celui que la violence du vent ou la force du courant jette sur ces plages inhospitalières : la lance de silex ou de chonta, la flèche empoisonnée de l'Agouisiris, l'immole sans pitié !

Le Cacique du Curaray (lui-même nous l'a raconté) faillit être victime de leur implacable férocité. Un jour qu'il descendait au Napo avec six Indiens de sa tribu, il se vit assailli par une épouvantable bourrasque qui mit en pièce sa pirogue et le jeta à la côte avec ses compagnons. Exténués, mourants de faim, ils se hasardent dans la forêt à la recherche d'une proie ou de fruits sauvages. Mais les Agouisiris les épiaient ; leur bande infernale tombe sur eux à l'improviste, en poussant des cris de fauve et massacre l'un d'entre eux avant qu'ils aient le temps de se reconnaître. Les Zaporos épouvantés veulent prendre la fuite ; mais le vaillant cacique les ramène en avant, tombe sur ces barbares la lance au poing, en tue trois et met les autres en déroute. Les Agouisiris épouvantés cherchent un refuge dans leur tambo ; mais la victoire donne des ailes aux Zaporos, ils se précipitent sur eux, les assaillent dans leur forteresse, et les en délogent après en avoir massacré cinq !

Maîtres du champ de bataille, ils s'en partagent les dépouilles : quelle fortune, le tambo regorgeait de vivres !

—“ Allons, filles et femmes des vaincus, vite, vite ! à l'ouvrage ! Il nous faut des vivres, des viandes, de la chica, du yucca ! ”

Plus mortes que vives, les infortunées apportent aux pieds de leurs rudes vainqueurs le festin préparé pour leurs maris

et leurs frères, d'immenses jarres en terre d'où s'exhale un fumet exquis.

Voilà nos hommes contents : ils écartent brutalement ces femmes qui pleurent et qui tremblent, s'emparent des jarres débordantes dont ils versent le contenu dans une auge en bois... Horreur ! c'étaient des membres humains que contenaient ces jarres : les pieds, les mains, la tête, tout était là... Alors la fureur de ces hommes éclate comme la foudre, et, comme la foudre aussi, ils tombent sur les horribles mégères qui ont préparé et fait cuire cette chaire humaine : ils vont les broyer, les hacher comme la viande répugnante de leur infâme ragoût, quand le cacique, prompt comme l'éclair, se jette entre ces infortunées et leurs terribles agresseurs ! Calme, sublime, il regarde ses Indiens en face.

—“ Enfants, vous voulez massacrer ces femmes, soit, mais vous tuerez d'abord votre cacique ! ”

C'est fini ; la colère de ces sauvages s'apaise, les femmes se sauvent dans les bois, les Zaparos pillent tambo et chagra, et reprennent la route du Curaray.

La veille du départ, dans la soirée, nos chers Indiens, précédés de leur cacique, viennent nous offrir le mitayo, c'est-à-dire la dîme des produits de leurs chagras et de leurs chasses. C'étaient des régimes de bananes, des yuccas fraîchement cueillis ou séchés au feu, du poisson, des quartiers de venaison. Le cacique nous offre un superbe filet de tapir boucané, des filets de pécaris séchés et à moitié rôtis. Nous n'étions pas habitués à pareille abondance ! Les Indiens du Napo et de l'Ahuano ne nous avaient pas traités si royalement. Ni viande, ni poisson ; nous n'avions obtenu que des yuccas et quelques régimes de bananes. Pour remercier ces braves gens, nous leur distribuons les mille bagatelles dont nos sacs sont remplis : hameçons, verroteries, quelques lambeaux de toile pour se vêtir, etc., etc. Aux femmes, nous donnons des médailles qu'elles s'empressent de suspendre à leur cou, mêlées aux verroteries et aux objets bizarres dont elles ont coutume de se parer.

Le lendemain, à sept heures, les deux clochettes suspendues à la porte de l'église sonnent tristement le départ des Pères, et tous les Indiens d'accourir, hommes, femmes et en-

fants, pour les adieux. Tous nous prient de les bénir ; quelques-uns nous présentent leurs enfants malades, nous conjurant de leur imposer les mains. Le P. Pérez s'exécute et bénit ces moribonds.

Enfin le cacique nomme les guides et les porteurs qui doivent nous accompagner à Canélos, et huit Indiens robustes s'avancent aussitôt. Ils s'emparent de nos bagages qu'ils se suspendent au front et aux épaules par des bandes d'écorce, et nous descendons sur le rivage. Toute la tribu nous suit, les hommes jusqu'à la rivière, les femmes se tiennent sur la berge, agitent les bras en signe d'adieu.

Le vieux cacique nous précède sans mot dire et s'assied furtivement dans la pirogue préparée pour nous recevoir. Il pensait que nous l'oublierions, et qu'une fois partis, nous n'aurions pas la cruauté de le renvoyer et qu'il pourrait ainsi nous suivre jusqu'à Canélos. Quel ne fut pas son chagrin lorsque, le prenant par la main, nous le conjurâmes de ne plus exposer sa vieillesse aux fatigues et aux périls d'un si rude voyage. "Ah ! Père !... ah ! Père..." Il ne peut en dire davantage, si vive était son émotion. De grosses larmes brillaient dans ses yeux, et lorsqu'il nous baisa la main, elles y tombèrent comme une douce et sainte rosée, comme le dernier et irrévocable témoignage de cette tendresse si touchante.

Mon émotion n'était pas moins grande que celle de ce saint homme. Pendant que la pirogue s'éloigne, mes yeux restent fixés sur cette céleste figure ! Je remercie Dieu d'avoir mis sur ma route un type aussi achevé de la perfection évangélique, type si simple et si grand, si fort et si suave, si terrestre et si céleste, véritable fleur du Paradis éclos dans cette forêt, au sein de cette barbarie, pour la purifier et la sanctifier de ses célestes émanations !

IX

DE CURARAY A CANÉLOS.

Notre navigation ne dura pas plus d'une heure, nous abandonnâmes la pirogue pour nous enfoncer dans les gorges de plus en plus escarpées où coule le Curaray. Il faut

qu'à la nuit tombante nous soyons à la source du fleuve, coûte que coûte ! Or, ce n'est pas chose facile : le fleuve est plus ondoyant qu'un serpent ; il décrit mille courbes, s'enfonce dans des profondeurs vertigineuses, nous enveloppe et nous emprisonne dans ses innombrables anneaux.

Nous dûmes le passer à gué vingt-quatre fois ! Les galets, les débris de roches qu'il roule dans ses flots impétueux nous fouettent violemment les jambes, nous mettent en sang, c'est une douleur insupportable ! Les Indiens sont là près de nous qui nous relèvent lorsque nous tombons, qui nous saisissent et nous ramènent, lorsque le courant nous soulève et nous emporte. A la fin, nous nous laissons conduire comme des machines, sans sentiment ; l'aïme nous eût engloutis sans nous arracher un cri, sans nous causer une émotion. On ne saurait comprendre, sans l'avoir éprouvée, cette sorte de prostration ! En arrivant sur ces hauteurs dont l'escalade nous avait coûté tant de fatigues et de blessures, nous nous assîmes tristement près de cette source, dont la vue, en toute autre circonstance, nous eût causé un si vif plaisir. Le repas préparé par nos Indiens ranima nos forces, et nous finîmes par rire de notre abattement et de nos figures allongées et maussades.

Le lendemain, au point du jour, nous disons adieu au fleuve qui nous avait si maltraités et, descendant le versant opposé, nous tombons dans une région couverte de collines, sillonnée de nombreux cours d'eau. Ce sont les affluents du Lliquino et du Villano, rivières sans importance, mais d'une poésie qui nous ravit.

Tout à coup, sous l'une de ces tonnelles formées par la nature, nous apercevons une biche. Les pieds dans l'eau fraîche du courant, la charmante bête broutait tranquillement les tiges de faux maïs et de plantain d'eau qui croissent dans cette atmosphère rafraîchie. A peine nous-a-t-elle vus, qu'elle bondit sur les talus et disparaît lestement dans les fourrés. Nous ne regrettâmes pas qu'elle échappât ainsi à la flèche de nos Indiens : immoler cet innocent et doux animal eût été profaner ce séjour enchanteur.

Ce fut également dans ces parages que nous rencontrâmes un jeune Zaparos, enfant de dix à douze ans tout au plus,

ourant dans la forêt, la sarbacane sur l'épaule, le carquois au côté. Il connaissait sans doute nos Indiens, car, au lieu de s'enfuir comme la biche, il fit volte-face et attendit de pied ferme. L'allure décidée, la physionomie franche et éveillée de ce bambin, nous frappa :

—“ Où vas-tu, mon petit ami ?

—“ A la chasse.

—“ Comment ! à la chasse ? mais tu ne crains donc pas de t'aventurer seul dans la forêt ! tu n'as pas douze ans !

—“ Moi, nous répondit-il fièrement, j'ai déjà tué le tapir et le sanglier ! ”

Et il disparut sans en dire davantage. Oh ! si ces natures énergiques et douces en même temps, recevaient une éducation chrétienne ! quels hommes cela ferait ! Intelligents et avides d'instruction, ardents de tempérament et cependant aimables et doux de caractère, sympathiques au suprême degré, il n'est rien dont ils ne soient capables en bien comme en mal ! .

* * *

A peine notre jeune chasseur eut-il disparu, que nous entendîmes un bruit sourd, comme celui de la foudre lorsqu'elle gronde dans le lointain. Le sol semblait trembler sous nos pieds. Les Indiens s'arrêtent sans mot dire, déposent leurs fardeaux au pied d'un grand arbre et s'arment de leurs lances. Mon chien Périco, qui ne me quitte jamais d'une semelle, se place entre mes jambes comme entre les bastions d'une forteresse, pleurant et tremblotant comme au jour à jamais mémorable où je le rencontrai dans les fondrières de Guamani.

Cependant les Indiens se sont penchés et, toujours sans mot dire, me montrent sur la vase remuée et bouleversée les empreintes toutes fraîches d'innombrables pattes de sangliers. Nous allions donc avoir affaire à forte partie. Le bruit infernal qui nous assourdissait, n'était autre que le travail souterrain de ces affamés, fouillant le sol, mettant à nu les racines pulpeuses des grands arbres pour s'en nourrir. Les Indiens étaient rayonnants, et j'avoue que, plein de confiance dans leur prodigieuse habileté, je considérais comme

une bonne fortune d'assister ainsi à une chasse indienne, à une chasse aux sangliers, et d'y prendre moi-même une part active.

Avant donc que le P. Pérez, qui s'était attardé d'une cinquantaine de mètres, nous eût ralliés, j'arme mon fusil et essaye de lancer Péricc sur la piste des sangliers, afin de les attirer dans notre direction. Mais Périco, ce modèle des braves, serre la queue entre ses jambes et répond à mes objurgations et à mes menaces en s'étendant sur le sol, les quatre pattes en l'air. Il me disait dans son langage parfaitement intelligible :

“ Mon cher maître, jamais je n'oublierai le service mémorable que tu m'as rendu ; c'est pourquoi je consens volontiers à partager ton yucca, tes viandes et toutes les friandises qu'il te plaira de m'offrir ! Quant à l'odeur de la poudre, ça me répugne ; je ne suis pas fait pour les luttes et les combats. Libre à toi de te faire rompre les jambes, découvrira l'abdomen par ces perfides bêtes ; pour moi, je préfère garder intact l'unique œil qui me reste encore et réparer les forces que de longues privations m'ont fait perdre ! ”

O Perico ! quelle pluie d'épithètes injurieuses je fis tomber sur ton ingrat tâche personne ! Mais rien n'y fit, et les Indiens, voyant qu'il n'y avait pas à compter sur cette vilaine bête, allaient se lancer en avant et dépister eux-mêmes leurs terribles adversaires, lorsque parut P. Pérez. Le Nestor de notre bouillante et imprudente armée fait entendre le discours suivant, bien plus élevé comme ton que celui de Périco, quoique aboutissant à la même conclusion :

“ Enfants, dit-il aux Indiens, si vous êtes jeunes et robustes, vous oubliez que je suis vieux et cassé par les ans. Lorsque la troupe des sangliers s'ébranlera, il vous sera facile d'éviter leurs défenses meurtrières en grimpant sur un arbre, en vous suspendant aux lianes comme les singes vos frères et vos amis. Pendant ce temps-là, que deviendra le P. Pérez ? Seul et désarmé, n'ayant plus la force musculaire ni l'agilité de mes vingt ans, je me verrai assailli, broyé, mis en pièces par ces Troyens impitoyables. Ainsi donc, je ne reverrai plus les rives fleuries du Misagua ni Archidona si féconde en hommes apostoliques et vaillants. Mon sang,

le sang du vieux Nestor, qui coula dans tant de combats héroïques, engraissera cette terre perfide, et je n'aurai d'autre tombeau que l'estomac des carnassiers ! ”

Il dit, et un murmure approbateur accueillit ces sages paroles. Périco, remis de sa frayeur et relevé de la posture humiliante qu'il avait conservée jusqu'alors, applaudit à se rompre la queue. Comme si les sangliers aux-mêmes se fussent laissé convaincre par cette sagesse, fille de Jupiter, leur tumulte effroyable s'apaise comme par enchantement. Les Ajax et les Achille rengainent leurs terribles armes, Les Indiens prennent sac au dos, se lancent sur les pas du sage Nestor, obliquent à droite et évitent ainsi la rencontre des ennemis.

* * *

Le Lliquino n'est remarquable que par la multitude des poissons et des serpents qui sillonnent ses eaux. Ses rives éraflées, désagrégées par des crues fréquentes, couvertes d'éboulis de rochers, d'arbres et de cactus, nous obligent à de longs détours.

Nous sommes en plein pays zaparos ; mais qui donc s'en douterait au silence et à la solitude effrayante dont nous sommes enveloppés ? Il serait moins difficile de trouver le nid d'un oiseau de proie, ou le repaire du tigre, que de dénicher la cabane de feuillage du sauvage. Vous passez près d'elle sans en soupçonner l'existence. Si l'Indien, qui vous épie et vous suit des yeux pendant que vous le cherchez, ne vous arrête pour vous dire : “ Me voilà ! ” vous userez vos yeux et vos jambes avant d'avoir dépisté ces êtres subtils et défiant. Et cependant, presque tous leurs tambos sont situés sur le bord des rivières et des ruisseaux que nous traversons ; oui, mais ils sont dissimulés derrière un épais rideau de verdure, rideau formé de fourrés épineux que notre épiderme trop adouci par la civilisation ne peut impunément braver. Les pirogues, sorties de l'eau, ont été transportées près de la cabane ou dissimulées dans les buissons. Les pistes elles-mêmes, l'empreinte des pieds sur le sable ou dans la boue, ont été effacées. Cet être, si sociable au dire des philosophes, emploie tout son génie à fuir la société.

X

UN MISSIONNAIRE DOMINICAIN AU XVII^E SIÈCLE—ORIGINES DE LA
MISSION DE CANÉLOS.

Nous voici enfin sur les rives du Villano et le cœur me bat si fort que j'aurais mauvaise grâce à vous cacher mon émotion. Cette rivière magnifique sert de boulevard au territoire de Canélos. Or Canélos, si ce n'est pas la mission, si ce n'en est même qu'une partie infinitésimale, c'en est la perle, le poste le plus avancé, l'avenir. Tant de souvenirs de famille et tant d'espérances rattachent l'Ordre de Saint-Dominique à ce coin de terre sauvage, à cette tribu vaillante et fidèle ! Mon premier acte en mettant le pied sur cette terre conquise par nos ancêtres, illustrée par leur héroïsme, arrosée de leur sang, fut de tomber à genoux pour remercier Dieu de m'y avoir conduit sain et sauf à travers tant de viscissitudes, pour lui demander pardon de mon infirmité, de ma nullité, en face de l'œuvre colossale que nous allions entreprendre, pour implorer la grâce qui fait les apôtres et au besoin les martyrs !

Les faits et gestes de nos Pères reprennent forme et vie, leurs personnes vénérables passent et repassent devant moi, j'assiste en témoin attendri au grand drame qui semble se jouer encore sous mes yeux.

Au premier plan, à l'avant-garde de cette légion d'hommes apostoliques, nous apparaît l'illustre Gaspard Carvajal. Saluons cet homme de Dieu, cet explorateur intrépide, cet émule, ce compagnon des Gonzalve Pizarre et des Orellana ! C'est le premier apôtre, le premier Dominicain, le premier prêtre qui planta la croix et versa le sang du Sauveur sur cette terre infidèle. Il mérite donc une mention spéciale.

Carvajal est aumônier en chef de l'armée expéditionnaire qui, sous la conduite de Gonzalve Pizarre, gouverneur de Quito, puis de Francisco de Orellana, son lieutenant, s'avance jusqu'à l'embouchure de l'Amazone et fit la première découverte du grand fleuve. Pizarre sort de Quito en décembre 1539, descend la gorge de Guacamayo dont il a été parlé au début de ce récit, passe le Cosanga, et arrive enfin à la célèbre cascade du rio Coca. L'état de l'armée est tel qu'il

ne lui est plus possible de continuer sa marche : la faim, les fatigues de la route, les flèches des Indiens, mille obstacles imprévus l'ont déjà décimée; que faire ?

On dit que plus bas, sur le fleuve, il y a des populations importantes et des vivres en abondance; si c'était vrai ! Orellana est lancé en éclaireur, on lui donne cinquante hommes armés d'arquebuses. Le P. Carvajal l'accompagne !

Une embarcation a été construite à la hâte; ils y montent tous et se lancent dans l'inconnu. Les jours succèdent aux jours, et pas de population ! La faim les presse, ils en sont réduits à manger le cuir de leurs chaussures. Les voilà à l'embouchure du Coca et tout à l'heure sur le Napo. Cependant un bruit insolite les tire de la torpeur où la faim les a plongés. C'est le tambour des Indiens qui résonne, il y a donc fête dans la forêt, ils descendent à terre, s'aventurent dans les bois et tombent au beau milieu d'Indiens buvant et dansant.

Ceux-ci, doux de caractère, les accueillent avec amitié, leur donnent des vivres, du maïs. Leurs forces renaissent; la pensée de leurs infortunés compagnons de la troupe de Pizarre leur revient à l'esprit. Vont-ils retourner en arrière pour les secourir, comme ils en ont reçu le mot d'ordre ?

Ce n'est pas possible : les Indiens, qui les avaient d'abord secourus et pourvus de vivres, les ont déjà abandonnés; il ne leur reste plus que le strict nécessaire, une provision de quelques jours. Donc aller en avant s'impose. Et les voilà qui s'abandonnent au courant du Napo dans un brigantin construit à la hâte. Dès lors leur expédition n'est plus qu'une succession de combats, d'épreuves et d'angoisses indicibles. Des nuées d'Indiens les enveloppent, les poursuivent dans leurs pirogues, font pleuvoir sur eux une grêle de flèches. En vain les arquebuses font des ravages épouvantables dans les rangs ennemis, les rangs se reforment et l'Indien continue sa poursuite implacable.

Le P. Carvajal reçoit deux blessures, dont l'une fort grave met ses jours en péril; une flèche lui crève l'œil et s'enfonce si violemment dans l'orbite, que la pointe, traversant le crâne, va sortir au dessus de l'oreille ! Le saint homme s'humilie devant Dieu, il offre son sang et sa vie pour le

salut de ses infortunés compagnons, pour la conversion des infidèles ! et le brigantin se remet en marche. Enfin les voici sur l'Amazone. Là, les femmes elles-mêmes s'arment et s'acharnent contre les étrangers : de là, la légende des amazones, légende accréditée parmi toutes les tribus indiennes de cette époque, acceptée par Orellana et Carvajal sans preuves suffisantes, et qui valut au premier fleuve du monde le nom qu'il portera toujours.

Enfin, après la navigation la plus fertile en incidents qui fut jamais, les Espagnols arrivent à l'embouchure de l'Amazone et se lancent sur l'Atlantique. Leur but est d'atteindre le mer des Antilles et de débarquer à Cuba. Ils arrivent, en effet, mais à travers quelles péripéties ! Ce qu'ils appellent leur brigantin n'est qu'une nacelle mal construite, et encore plus mal équipée. Tous sont des marins improvisés ; il n'y en a pas un seul qui ait quelque connaissance, quelque pratique de la mer ! ils n'ont pas même de boussole ! Aussi errent-ils longtemps au gré des vents et des courants, n'arrivent à Cuba que par miracle et en faisant naufrage au port !

Pendant que d'audacieux explorateurs descendaient au nord les gorges et les vallées du Coca, d'autres, non moins intrépides, exploraient au sud les plages merveilleuses du Pastazza, se lançaient dans le dédale des rivières situées sur la rive gauche, et gravissaient les collines parfumées où fleurit la canelle. Déjà le capitaine Gonzalve Diaz de Pinda y avait fait une courte apparition en 1536. Mais, non plus que celle de Pizarre au nord, l'expédition de Pinja n'avait eu de résultat au point de vue politique. Il fallut battre en retraite devant les terribles Jivaros qui habitaient cette région. Nous n'y trouvons aucune trace de gouvernement, aucun vestige d'apostolat, jusqu'à l'année 1581.

La première mission créée dans les contrées sauvages de l'Équateur, dans les territoires situés à l'est de la Cordillère, fut la mission de Canélos, et les premiers apôtres de cette mission furent les religieux de l'Ordre de Saint-Dominique. Quatre religieux du couvent de Quito se dévouèrent ensemble au laborieux enfantement de cette chrétienté ; nous verrons bientôt leur histoire.

Depuis sa fondation, en 1881, la mission de Canélos n'a

jamais cessé d'appartenir à l'Ordre de Saint-Dominique. A l'aide des archives et des vieilles chroniques de nos couvents, il nous serait facile de suivre les traces de nos Pères sur les rives du Bobonaza et du Pastazza. Certes les épreuves ne leur manquèrent pas ; la vie de ces hommes apostoliques fut un martyre de tous les jours. Souvent abandonnés par leurs néophytes vagabonds et inconstants, traqués par les Jivaros, mourant de faim, outrageusement calomniés par les blancs qui ne s'accommodaient pas de la morale sévère prêchée aux Indiens et surtout de la protection dont on les couvrait, ils connurent toutes les épreuves et toutes les angoisses par lesquelles peut passer une âme humaine. Lors du soulèvement des Jivaros, en 1599, bon nombre cueillirent la palme du martyre. Leur mort, loin d'effrayer ceux qui se destinaient à ce ministère sublime, les enflamma d'une nouvelle et plus sainte ardeur. Les missionnaires se succédèrent sur ces rives ensanglantées pendant comme avant la persécution, sans aucune interruption.

Ce fut en 1867 que la Province dominicaine de l'Equateur renonça définitivement à cette mission. Le petit nombre des religieux ne permettait plus de poursuivre une œuvre aussi grandiose. On préféra donc l'abandonner et s'en décharger sur d'autres, que de la voir décliner et périr aux mains de ceux qui l'avaient créée.

Lorsque Garcia Moreno prit en main les rênes du gouvernement, cette mission, comme toutes ses voisines, était dans le plus complet désarroi. Le grand réformateur y appela les Jésuites ; j'ai déjà dit comment nous fûmes amenés à partager avec eux l'honneur et les périls de cet apostolat.

Ce retour de l'habit blanc du Frère Prêcher sur les rives du Bobonaza allait être le signal d'une grande joie, d'un grand triomphe pour la tribu vaillante et fidèle de Canélos. Que de démarches ces Indiens n'avaient-ils pas faites pour nous ramener au milieu d'eux ! Plusieurs fois déjà ils s'étaient adressés aux pouvoirs publics, au Président, à l'Archevêque, les conjurant de leur envoyer des Pères blancs. Mais les Pères blancs ne venaient pas ; alors que font-ils ? Ils vont eux-mêmes les chercher ! La tribu s'assemble, et

quinze des plus intelligents, des plus décidés, se mettent en marche sous la conduite du capitaine Palate.

C'est un rude voyage que celui-là ! Il faut franchir la Cordillère, vivre au milieu des blancs exécrés, s'exiler de la forêt pendant cinq ou six semaines au moins : c'est du pur héroïsme, cela ne s'est jamais vu ! N'importe, ils acceptent tout, pourvu qu'ils retrouvent leurs Pères blancs !... Ce fut un événement que cette ambassade ; les religieux qui en furent témoins ne l'oublieront jamais ! Un jour, notre couvent de Quito s'emplit de tumulte : ce sont les Indiens qui envahissent notre domicile et se répandent dans les cloîtres. Attirés par le bruit, les religieux sortent de leur cellules et se rencontrent face à face avec ces hommes à la longue chevelure, à l'air martial, à la voix stridente, à la peau bariolée. Quelle surprise ! Puis tout à coup se passe la scène la plus touchante qu'il soit possible d'imaginer. Les Indiens se jettent dans les bras de ces Pères, après lesquels ils soupiraient depuis si longtemps. Ah ! ils les tiennent, enfin ; ils ne les lâcheront plus. Il faudra bon gré mal gré qu'ils les suivent dans la forêt.

—Et qui donc baptisera nos enfants ? Nous n'en voulons pas d'autres ; vous, vous !”

Et ce sont des caresses, des transports inimaginables ! Enfin, ils tombent aux pieds des supérieurs, les conjurent de leur donner des missionnaires !

Quel cœur de pierre n'eût été vaincu par l'éloquence naïve et touchante de ces grands enfants, par cette fidélité de trois siècles à l'Ordre religieux qui s'obstinait à ne pas les reconnaître. Nous leur donnâmes notre parole, et cette parole, aidée de la grâce de Dieu, ressuscita la mission dominicaine de Canélos !

Le lendemain, après une longue et rude étape, après avoir tremblé plus d'une fois de nous rencontrer face à face avec le tigre, dont les pistes toutes fraîches donnèrent la chair de poule à Périco, nous arrivâmes enfin à Canélos. Il était sept heures du soir.

CANÉLOS.

L'obscurité est telle, que nous cherchons longtemps l'église à travers les buissons et les arbustes parfumés qui couvrent toute la surface du village. Quels sont ces arbustes ? Nous n'en pouvons distinguer la forme, mais l'arome exquis qui s'en dégage, nous avertit que nous voyageons au milieu des orangers et des citronniers. Enfin nous frappons à la porte d'une pauvre cabane, sorte de hangar entouré d'une claire-voie de chonta et couvert en feuilles de bananier : c'est l'église.

Les Indiens allument un flambeau de résine de copal, et nous traversons la nef, vaste ossuaire où dorment toutes les générations de chrétiens baptisés depuis la conquête. Nous voici près de l'autel que nous distinguons à peine à la lueur blafarde et fumeuse qui nous éclaire, assez cependant pour avoir entrevu dans la pénombre le visage, toujours si reconnaissable à ses fils, de notre Reine et Mère, la Vierge du Rosaire.

Le P. Pérez a-t-il conscience de ce qui se passe en moi, à la vue de cette pauvre statue ? Toujours est-il qu'il s'approche discrètement et me dit ces simples mots :

“ Elle fut apportée par vos anciens Pères ! ”

Cette révélation inattendue excite dans mon cœur tout un monde de sentiments ! Il me serait difficile de les démêler aujourd'hui ; mais ceux-là les devineront sans peine qui ont le culte des souvenirs et, dans les événements insignifiants en apparence, savent reconnaître les procédés si délicats et si touchants de la Providence. Ainsi donc, je retrouvais la Mère au foyer déserté par ses fils ! Elle savait que nous reviendrions un jour vers elle, vers sa tribu préférée ! Elle nous attendait au seuil même de ce séjour pour nous souhaiter la bienvenue, renouveler l'antique alliance, renouer le fil brisé des traditions, pour nous réinstaller en quelque sorte dans ce domaine qui est nôtre à tant de titres ! Elle était là pour continuer l'apostolat que nous avions interrompu, conserver dans le cœur des sauvages l'amour des antiques traditions !

S'ils sont restés dominicains malgré tout, et célèbres, entre toutes les tribus, par leurs exploits héroïques contre les infidèles, c'est à la vierge du Rosaire qu'ils le doivent ; nous n'en saurions douter !

Cette relique vénérable des temps anciens n'était pas la seule que je dusse rencontrer dans ce pauvre sanctuaire.

Mais n'anticipons pas sur les événements, et puisqu'il fait nuit et que nous sommes à moitié morts de fatigue, cherchons un peu de repos sous notre toit. Oui, sous notre toit ! car ici, nous sommes chez nous ! Permettez-moi donc de vous faire les honneurs de mon superbe palais. Il confine à l'église et, sans avoir lu ni Vitruve ni Viollet-Leduc, je puis vous en donner une description authentique. C'est une espèce de poulailler de bambou porté sur des troncs de chonta, poulailler branlant et vermoulu, auquel nous accédons par un escalier dont les marches ont été taillées à coups de hache dans un tronc de cèdre. Rien de plus rustique, de plus primitif, de plus difficile à escalader !.. Enfin nous y voilà, et tout joyeux d'avoir un chez moi sur cette terre que je parcours en Juif-Errant, j'arpente en long et en large les quelques mètres carrés de surface de ce misérable taudis ! Si vous voulez son histoire, la voici en deux mots : c'est encore une relique des temps antiques ; c'est l'ancienne demeure de nos Pères. Maintes fois nos successeurs prièrent les Indiens de la remplacer par quelque chose de plus spacieux, de plus confortable ; mais ces entêtés ne voulurent jamais obéir :

“ C'est le tambo des Pères de Saint-Dominique ! ”

Ils ne sortaient pas de là. Vous leur eussiez rompu bras et jambes avant de les amener à porter une main sacrilège sur la cabane du Père blanc ! Chaque fois que la tempête ou les pluies torrentielles bouleversent la toiture de feuillage, ou jettent par terre l'un des troncs vermoulus qui lui servent d'appui, ils s'empressent de réparer les dégâts, mais toujours sur le même plan, sans varier d'un iota : c'est le tambo des Pères blancs !

Cependant une idée lumineuse traverse l'esprit du Père Pérez :

“ Père, il doit y avoir quelques tambos d'Indiens dans le

voisinage, entre autres celle du cacique et du capitaine Palate ; déchargez votre fusil, cela donnera l'éveil ! ”

Ainsi parle le vieux Nestor, le plus éloquent, mais cette fois le plus imprudent des mortels. Au vacarme infernal produit par la double détonation, répondent les bourdonnements aigus, les trompettes guerrières d'un essaim de guêpes qui avaient élu domicile sous notre toit. Les bataillons ailés se précipitent, nous enveloppent de leurs noirs tourbillons, dégainent leurs aiguillons terribles et nous criblent de piqûres toutes les parties visibles du corps. Les Indiens, qui présentent une surface plus étendue aux blessures de l'ennemi, sont naturellement plus maltraités. Pendant cinq minutes, ce sont des cris, des hurlements, des imprécations, des gambades qui ébranlent le fragile édifice jusque dans ses fondements, et le menacent d'un effondrement qui eût consommé notre ruine. Le vieux Nestor se couvre le visage de son mouchoir, et sauve ainsi son nez vénérable des assauts et des profanations d'un impudent ennemi ! Les Indiens, qui n'ont pas de mouchoir, sautent à terre avec la légèreté de l'écureuil, se roulent en désespérés sur l'herbe humide qui tapisse le sol. Resté seul sur le champ de bataille et devenu le point de mire de tant d'adversaires acharnés, je souffle tout bonnement sur le flambeau de copal qui éclaire cette scène de carnage ! Le tumulte s'apaise comme par enchantement, l'ennemi bat en retraite, l'obscurité ramène le silence et la paix.

Cette chaude affaire me coûta un demi-flacon d'ammoniaque dont j'arrosai les blessures des frères et amis, sans oublier l'infortuné Périco dont le museau, gonflé comme celui d'un dogue, criblé comme une écumoire, eût attendri des cœurs plus durs que les nôtres. Le lendemain, au point du jour, l'essaim fut habilement cueilli par les Indiens, et exterminé avec un raffinement de rage et de cruauté qui nous vengea surabondamment de la défaite de la veille.

La nuit ne nous apporta pas le repos auquel nous avions droit. A peine nous étions-nous étendus sur les claies de bambou qui nous servaient de lits, que les nuages amoncelés pendant la soirée crèvent avec fracas. Il semble que toutes les cataractes du ciel se déchargent sur nos têtes. Violamment

secouée et bouleversée par l'ouragan, la toiture de feuillage, que les Indiens n'avaient pas renouvelée depuis nombre d'années, est bientôt traversée par la pluie. Pendant plus de deux heures, nous recevons une douche en arrosoir d'un grain si serré, d'un jet si continu, que l'hydropathe le plus exigeant s'en fût contenté. Chassés du lit, nous nous réfugions dans les angles, où il nous semblait que l'infiltration devait être moins abondante. Mais bientôt les angles eux-mêmes ne nous protègent plus, et nous dûmes attendre patiemment la fin de ce déluge. Vers minuit, la tourmente s'apaisa et nous dormîmes d'un profond sommeil jusqu'au point du jour.

“ —Allons voir Canélos !” Ce fut le premier bonjour que nous échangeâmes, le P. Pérez et moi, lorsque Morphée nous eut rendu la conscience de notre être et la liberté de nos mouvements. Oui, allons voir Canélos, car jusqu'ici nous ne l'avons pas vu, et votre curiosité, j'en suis sûr, n'est pas moins grande que la nôtre.

Nous voici sur l'esplanade gazonnée qui s'étend devant l'église et le *couvent* (c'est ainsi que nous appellerons désormais notre cabane). Il est six heures. Les teintes rosées qui colorent le ciel à l'orient annoncent que le soleil va paraître. Bientôt, en effet, le voile de blanche vapeur qui plane sur la forêt se meut comme sous la pression d'une invisible main; ses plis soyeux s'agitent et frissonnent, puis s'entr'ouvrent comme les rideaux d'un lit princier; le soleil paraît brillant de jeunesse et couronné de rayons. Cette apparition est saluée par la forêt tout entière qui semble s'éveiller du profond sommeil de la nuit sous les premiers baisers de l'astre du jour. La nuée devient lumineuse, elle s'irise de toutes les couleurs du prisme, se moire des nuances les plus délicates, les plus fugitives, puis se fond et s'évapore sous la chaude haleine du soleil, tel qu'un parfum sur un brasier.

Alors nous apparaissent les cimes majestueuses des grands arbres : encore ruisselantes des averse de la nuit, elles étincellent sous les feux naissants du soleil, telles que des coupoles constellées de diamants et d'émeraudes. Les canneliers en fleurs qui couvrent les collines voisines nous envoient leurs senteurs; nous aspirons avec délices cet air

frais et parfumé. En même temps commence le concert des êtres ailés. Tout autour de nous, nous les voyons s'élançer des arbres et des buissons : aras et toucans, perroquets et perruches, secouent leurs plumes humides, ajustent leur merveilleux plumage, puis entonnent leur chanson matinale. D'autres ont déjà gagné la cime des palmiers et des arbres fruitiers ; leur bec retentissant tenaille les fruits dont ils broient l'écorce pour en dévorer la pulpe.

A l'occident, tout est encore dans le brouillard, et cependant c'est de ce côté que se dirigent de préférence nos regards, tant l'horizon que l'on découvre du côté de la Cordillère est, au dire des plus exigeants en fait de paysage, magnifique et unique au monde. Mais c'est à peine si nous apercevons, à travers la brume, les collines adjacentes qui servent de ceinture et d'avant-poste à Canélos.

Prenons donc patience, et profitons de ce contre-temps pour inspecter la place et ses alentours, pour explorer les buissons odorants où nous nous égarâmes hier soir.

La place est située à l'extrême limite ouest du plateau qui couronne cette colline, à dix minutes du Bobonaza. C'est un quadrilatère de cent mètres de côté. Elle est bordée d'un cordon d'arbres au tronc noueux et ramassé, aux branches tourmentées, au rare feuillage ; l'écorce grise et feuilletée se laisse facilement diviser en fragments écaillés. C'est le calebassier, vrai pourvoyeur des ménages indiens : ses fruits arrondis, partagés par le milieu, leur servent d'écuelles et de coupes pour pétrir et boire la chicha. Si cet arbre presque chauve n'a rien de gracieux ni de décoratif, reconnaissons-lui du moins le mérite de l'utilité, et confessons que cela suffit pour légitimer sa présence.

Tout le reste du plateau qui sert d'assiette au village disparaît sous d'épais massifs d'orangers, de citronniers, de goyaviers. Ça et là, des bouquets de palmiers chargés de régimes de chonta, des papayers d'où pendent des fruits charnus ayant l'aspect et la saveur du melon, puis l'arbre à pain dont l'admirable feuillage n'a peut-être pas de rival dans toute la forêt.

C'est au plus profond de ces bosquets touffus que les Indiens ont caché leurs nids, je veux dire leurs tambos ; car

lorsqu'ils viennent au village pour la mission, il faut bien qu'ils aient un abri. Cherchez bien, et vous finirez par en dénicher quelques-uns ; partout où brillent les capsules écarlates du rocouyer, où coule un filet d'eau limpide, là se trouve un tambo.

En parcourant ce jardin délicieux, en contemplant ces superbes orangers qui atteignent jusqu'à dix mètres et plus, je ne puis m'empêcher d'admirer l'esprit vraiment pratique de nos anciens Pères : car ce sont eux qui ont fait ces superbes plantations, transformé ce coin de la forêt en un Eden où les cœurs les plus farouches devaient naturellement s'adoucir, en centre d'attraction pour ces sauvages, pour ces solitaires obstinés. Le milieu où nous vivons, les paysages et les horizons qui nous entourent, exercent sur nous, à la longue, une si profonde influence ! N'est-ce pas un axiome scientifique que l'habitation transforme peu à peu l'individu, modifie son tempérament et par conséquent son caractère, et, tout en respectant les éléments essentiels de sa nature, crée en lui de nouveaux instincts, ou développe ceux qui n'existaient qu'en germe ! Si libre que soit l'homme, il n'en reste pas moins assujéti à cette loi universelle d'évolution : son impressionnabilité, sa nature elle-même ne lui permet pas de rester indépendant du milieu où il vit. Le missionnaire, qui a comme but de renouveler l'esprit d'un peuple, doit avoir cette vérité présente à l'esprit. Ce n'est sans doute qu'un moyen matériel d'assurer sa bienfaisante influence en rendant les cœurs plus dociles à son action, mais pour être matériel, ce moyen ne saurait être dédaigné. L'idéalisme à outrance ne vaut rien ; le mieux et le plus simple est de prendre l'homme tel qu'il est.

Cependant Canélos restait désert ; fatigués d'attendre le cacique et les Indiens qui semblaient s'obstiner à ignorer notre présence, malgré les salves d'artillerie de la veille, nous nous disposons à célébrer la sainte messe. Tout à coup, les Indiens du Curaray prêtent l'oreille, et leur attention ne nous permet pas de douter qu'ils aient flairé quelque nouvel arrivant ; puis ils s'élancent en poussant des cris aigus et disparaissent, comme des lévriers, dans le sentier qui descend au Bobonaza. Nous regardons, le P. Pérez et moi, ne

sachant que penser de cette alerte. Mais notre étonnement n'est pas de longue durée.

Bientôt retentissent des hourras que répercutent au loin les échos de la vallée, et une nombreuse troupe d'Indiens bariolés et chamarrés débouche sur la place et tombe dans nos bras. Ce sont nos Canélos. Oh ! les braves gens, comme ils sont grands ! comme ils sont beaux ! quelle allure décidée, quel air martial ! Le premier de tous, le cacique, s'est avancé ; il dépose à mes pieds un quartier de tapir, des bananes et du yucca. Les autres l'imitent, et chacun d'eux m'apporte sa petite offrande. Mais ce qui m'émeut infiniment plus que leurs présents, ce sont leurs gentilleses, leurs caresses, la joie enfantine qui brille dans leurs yeux, illumine leur physionomie. Tous parlent en même temps avec une telle volubilité, une mimique si confuse et si multipliée, que j'en suis comme ahuri ; j'ai peine à saisir quelques fragments de leurs compliments ou de leurs récits. Les noms de saint Dominique, de *maman* la Vierge du Rosaire, du P. Fierro, le dernier dominicain qui les évangélisa, reviennent souvent sur leurs lèvres. Puis c'est la vieille église et le couvent qu'ils me montrent triomphants, affirmant que c'est l'église et le tambo des Pères blancs. Ils sont intarissables. Enlevez un enfant au sein maternel et rendez-le lui après de longues privations, et vous aurez une idée de l'allégresse, des transports naïfs et touchants de ces grands et aimables enfants. Je ne puis m'arracher de leurs bras ; ils baisent mon habit, se disputent mon rosaire :

“ — Regarde, regarde, se disent-ils l'un à l'autre, c'est le Rosaire de saint Dominique, le Rosaire de *maman* la Vierge ! ”

Mais d'où nous venaient tant de visiteurs ? Ils étaient au moins trente. Comment ces hommes, qui vivent si loin du village, avaient-ils pu nous rallier si à propos ?

“ — Cacique, qui t'a dit que nous étions ici ? ”

“ — C'est le cacique du Curaray, Père. ”

“ — Et vous, enfants, qui donc vous a prévenus de notre arrivée ? ”

“ — C'est le cacique du Curaray, Père. ”

Ainsi donc, non content d'avoir rassemblé toute sa tribu,

ce saint homme avait encore mis en émoi les tribus environnantes. Ses émissaires avaient couru la forêt, du Villano au Bobonaza, du Bobonaza au Rotuno. Canélos, Pacayacu et Sarayacu connaissaient l'arrivée du Père blanc ; nous croyions être seuls, quand tous les habitants de la forêt s'ébranlaient pour nous recevoir et nous fêter.

Je ne me lasse pas de regarder mes chers Indiens, de les admirer, de leur dire ma joie et mon amour. Jamais encore je n'avais rien vu d'aussi fier, d'aussi vif, d'aussi délié que ces sauvages, rien d'aussi sympathique ! Tout en eux respire l'impétuosité du caractère, l'habitude du combat, l'amour de la guerre : le maintien, la démarche, ce coup d'œil scrutateur qui n'est jamais sans défiance, cette lance redoutable dont ils ne se séparent jamais, qu'ils brandissent ou dont ils frappent la terre chaque fois que la conversation s'anime ou qu'ils en veulent souligner quelque trait. S'ils font un pas, il semble qu'ils veuillent se lancer en avant ; leur repos lui-même n'est pas sans énergie ni signification : le pied gauche légèrement avancé, la jambe droite ramenée en arrière, tendue comme si elle faisait effort pour lancer le corps en avant, c'est la posture du soldat qui n'attend que le signal pour voler à l'ennemi.

Tout cela se fait naturellement, sans parti pris, sans étude ; c'est ainsi qu'ils sont nés, c'est ainsi qu'ils ont grandi. La première fois qu'ils ont mis le pied dans la forêt, ils ont vu leurs pères et leurs frères s'avancer avec précaution, se glisser en rampant à travers les broussailles, se faufiler comme le tigre et la panthère, prêtant une attention minutieuse à la feuille flétrie, à la branche tordue, déchiffrant les hiéroglyphes écrits sur le sable ou dans la boue par le pied du Jivaros ou la griffe du tigre, percevant, l'oreille collée contre terre, des vibrations dont eux seuls pénètrent le sens.

Puis ce furent les embuscades, les assauts nocturnes, les scènes de carnage éclairées par l'incendie. Les hurlements de rage du Jivaros surpris et vaincu, ses femmes affolées qui demandent grâce et que l'on égorge malgré leurs cris, de pauvres innocents que l'on écrase sous le talon ou que l'on transperce de la lance, comme s'ils étaient responsables des crimes de leurs pères...

Elevés comme des fauves, sans cesse en alerte, prêts à l'attaque comme à la défense, est-il étonnant qu'ils en aient copié les instincts, imité les poses, acquis les qualités et les défauts, la ruse et l'adresse, la bravoure et la féroceité ?

Mais n'ayez peur : cet appareil redoutable est ici revêtu d'une grâce infinie. Ces êtres étranges vous attirent, en même temps qu'ils vous tiennent à distance, vous captivent tout en vous inspirant une sorte de frayeur. Et je n'entends pas parler précisément de cette grâce purement plastique, qui réside dans les heureuses proportions du corps, la régularité des traits du visage, le jeu souple et harmonieux des muscles, bien qu'ils la possèdent à un degré éminent. Non, c'est de la grâce d'expression que j'entends surtout parler, de cette grâce qui s'épanouit sur le front de l'homme, dans ses yeux et sur ses lèvres et qui crée sa physionomie ; grâce qui n'est autre que le rayonnement de l'âme à travers son enveloppe de chair et qui ajoute au maintien, à la démarche, à tout l'être humain, ce je ne sais quoi d'aimable et de séduisant qui est la beauté.

Chez ces peuples barbares tout est matériel et brutal, jusqu'aux pensées, jusqu'à l'âme elle-même. C'est donc un phénomène. Mais remarquez qu'ici nous sommes en présence d'une race unique, d'une tribu véritablement phénoménale, d'hommes en qui s'incarne une grande idée, idée dont ils ont conscience et pour laquelle ils verseraient jusqu'à la dernière goutte de leur sang ! Canélos est, depuis trois siècles, le boulevard de toutes les chrétientés établies au nord et au nord-ouest du Pastazza. Si l'Indien pacifique du Curaray, du Napo et du Coca dort paisiblement à l'ombre de ses palmiers et de ses bananiers, si le cri de guerre du Jivaros ne le réveille jamais en sursaut, c'est que Canélos veille jour et nuit, la lance au poing, le carquois au côté. Si le flot mugissant et dévastateur qui emporta jadis les villes célèbres dont nous avons déjà parlé, ne balaie pas devant lui ces chrétientés peu aguerries, c'est que Canélos est là, aux avant-postes, pour le contenir et le refouler au-delà du Pastazza. Que cette digue vienne à faiblir ou à disparaître, la forêt ne sera plus qu'un immense champ de carnage, les rivières rouleront à l'Amazone les cadavres mutilés et sanglants, d'innombrables martyrs ! Le Jivaros n'a d'autre ennemi que cette race vaillante, intrépide, luttant un contre dix, toujours invincible. Ce ne sont pas les blancs qui réprimeront son audace enhardie par trois siècles d'impunité, par

des représailles dont le souvenir seul fait trembler les populations pacifiques de l'Équateur. Les Jivaros se rient des pantalons rouges et des carabines. Ne les vit-on pas dernièrement encore piller et incendier plusieurs haciendas, sous les yeux mêmes des bataillons envoyés pour les combattre, accueillir les décharges de mousqueterie par des rires stridents et moqueurs, puis rentrer dans leur forêt, chargés de butin et couverts de sang ? Il n'en va pas ainsi avec Canélos, les Jivaros le savent par expérience. Ils savent qu'ici les femmes luttent comme des hommes et les hommes comme des lions. Aussi, de Gualaquiza à Méndez, de Méndez à Macas, du Santiago au Pastazze, Canélos est pour eux un épouvantail.

“ — Que faites-vous, Jivaros ?

“ — Nous nous préparons contre Canélos ! ”

C'est la réponse invariable.

Or, est-il possible que les soldats d'une idée si grande n'en portent rien dans le regard et la physionomie ? N'y aura-t-il rien en eux qui les distingue de la brute, du Jivaros assassin et pillard, tuant pour tuer, ou tuant pour voler ? Ce sont des sauvages, grossiers et ignorants, vicieux comme tous les sauvages, c'est vrai ; mais ces sauvages sont des héros, des héros chrétiens, et cela se voit quand on les regarde, cela se dégage de tout leur être et les entoure d'une auréole ! Vraies natures de soldats d'ailleurs, communicatifs, enjoués, bruyants, pleins d'ostentation lorsqu'ils racontent leurs faits d'armes, et de simplicité lorsqu'ils les accomplissent, terribles aux infidèles dont ils ont une haine implacable, adorés des tribus chrétiennes qui se plaisent à vanter leur supériorité intellectuelle, leur bonne humeur et leur vaillance.

Jugez si j'avais un désir brûlant de voir enfin le capitaine de cette tribu vaillante, le célèbre Palate, dont bien des fois déjà j'avais entendu prononcer le nom, Palate, l'homme de génie incomparable pour le sauvage. Or, cruelle déception ! Palate n'est pas là. Je le cherche en vain parmi les premiers venus : lui, dont le tambo est à deux pas du village ; il s'est laissé devancer par d'autres, l'ingrat !

Consolons-nous de cette déconvenue et allons à la sainte messe. Qui sait si ce retard n'a pas eu pour cause la pompe dont Palate s'entoure, les honneurs qu'il nous prépare ? Un grand homme ne se présente pas comme un simple mortel ! Que dirait-on de la tribu de Canélos, si son capitaine, l'homme de guerre le plus illustre de toute la nation indienne, n'avait d'autre ornement que de vulgaires plumes d'oiseaux et des enfilades de pépins ? Quand on s'appelle Palate, on met plus de forme et plus de dignité !—(à suivre.)